N° 164 1er JUIN 1933

# LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

## Les convenances de l'Incarnation et notre vie intérieure (1)

« *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous referai. »

(MATTH., XI, 28.)

A considérer l'Incarnation du côté de Dieu qui est incliné à se donner le plus possible à l'homme, et du côté de l'homme qui est porté à s'unir le plus possible à Dieu,

(1) L'année sainte nous invite à méditer le mystère de l'Incarnation, pour mieux remercier le Seigneur d'un bienfait si divin. Le but même de cette Revue nous engage à étudier plus spécialement Notre-Seigneur dans ses rapports avec notre vie intérieure. Nous le ferons dans une série d'articles qui tourneront tous autour de cette idée centrale.

on verrait l'entière convenance de ce mystère. Notre présent dessein est de montrer cette convenance sous un aspect particulier en la considérant par rapport aux plus hautes vertus qui sont comme l'âme de notre vie intérieure. Ces vertus les plus hautes sont appelées théologales, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles nous unissent à lui : par la foi nous adhérons à ce que Dieu a révélé de lui-même et de ses œuvres; par l'espérance nous tendons vers Dieu en nous appuyant sur son secours, pour arriver à le posséder un jour, à le voir face à face; par la charité nous aimons surnaturellement Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus tout, parce qu'il est infiniment aimable, infiniment meilleur que nous, et parce qu'il nous a aimés le premier comme un Père.

Il est certain que ces trois vertus sont les plus hautes de toutes; elles doivent inspirer d'en haut les vertus morales, qui portent non pas sur la fin dernière, mais sur les moyens. C'est ainsi que la foi doit inspirer notre prudence, et que notre charité, notre amour de Dieu et des âmes, doit inspirer aussi et vivifier d'en haut les vertus de justice, de force, de tempérance, en les rendant *méritoires* par rapport à la vie éternelle.

*
* *

Si telles sont les trois vertus les plus hautes qui puissent exister dans une âme humaine, quel rapport ont-elles avec le mystère de l'Incarnation?

Nulle intervention divine ne pouvait mieux nous arracher au mal et nous porter plus puissamment au bien.

Saint Thomas (1), à la suite de saint Augustin, nous dit que Dieu, après la chute, aurait pu nous sauver par

(1) III$^{a}$, q. 1, a. 2.

d'autres secours que celui de l'Incarnation, par exemple en nous envoyant un prophète qui nous aurait fait connaître les conditions du pardon. Mais alors il n'y aurait pas eu *réparation parfaite* de l'offense faite à Dieu par le péché mortel, qui, en nous détournant de Lui, dénie ou refuse pratiquement à Dieu la dignité infinie de fin dernière ou de souverain Bien. Pour réparer parfaitement cette *offense*, dont *la gravité est sans mesure* comme la personne offensée, il fallait qu'une âme humaine offrît à Dieu *un acte d'amour d'une valeur infinie*. Il fallait pour cela qu'une âme humaine appartînt à une personne divine, seule capable de donner à ses actes une valeur strictement infinie.

Ainsi le Verbe fait chair peut offrir en réparation à son Père un acte d'amour d'une valeur sans limites, *qui plaise plus à Dieu que ne lui déplaisent tous les péchés des hommes réunis*.

Par là l'Incarnation était la source de grâce la plus féconde pour nous sauver, comme elle était nécessaire pour la réparation parfaite de l'offense faite à Dieu. Nulle intervention divine ne pouvait mieux nous tirer du mal; rien ne pouvait mieux nous guérir de nos trois plaies : la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie, que les souffrances, la pauvreté et l'humilité du Sauveur.

En même temps, et c'est sur quoi il convient ici d'insister pour la vie intérieure : l'Incarnation, en nous arrachant au mal, nous porte puissamment au bien, parce qu'elle nous offre le modèle parfait de toutes les vertus et surtout elle décuple pour ainsi dire nos vertus les plus hautes : la foi, l'espérance et la charité.

*
* *

*La foi décuplée*

Tout d'abord la foi est rendue beaucoup plus certaine par l'Incarnation du fait que nous croyons à Dieu qui est venu sensiblement nous parler.

Le motif formel de la foi, vertu théologale, est l'autorité de Dieu qui révèle les vérités à croire.

C'est parce que Dieu est infaillible, qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper, que le premier homme après la chute a cru à la promesse divine du Rédempteur, qu'Abraham a cru que le Messie naîtrait de sa race, que les prophètes ont cru qu'il allait venir, non seulement pour le salut d'Israël, mais pour le salut de l'humanité. L'Autorité de Dieu, qui révèle et qui signe sa révélation par des miracles, est un motif en lui-même très ferme et infaillible, mais Dieu cependant reste caché, il habite dans une lumière inaccessible. Il reste invisible même lorsqu'il parle par des prophètes comme Moïse, comme Élie ou Isaïe, même lorsqu'il confirme leur prédication par des miracles éclatants.

Combien la foi est rendue plus certaine, si Dieu vient à nous et si lui-même, prenant un corps comme le nôtre et une bouche humaine, nous parle sensiblement, avec un accent et une autorité qui ne peuvent appartenir qu'à lui! Combien la foi est rendue plus certaine, si le Verbe de Dieu se fait chair et vient nous dire : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle* » (Joan., VI, 47), ou encore : « Je rends témoignage de moi-même » (Joan., VIII, 18), car je suis la Lumière même, « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* » (Joan., XIV, 6).

Nul prophète n'a pu parler ainsi. Ils ont pu dire : « J'ai reçu la vérité », mais aucun n'a pu affirmer : « Je suis la Vérité et la Vie. »

Jésus-Christ, notre Sauveur, est lui-même la Vérité

première révélatrice et révélée, et c'est pourquoi, comme le dit saint Augustin (1), il peut rendre témoignage de lui-même et des autres mystères, comme la lumière se manifeste elle-même en manifestant les couleurs et tout ce qu'elle éclaire.

La Vérité première révélatrice, motif formel de notre foi, ou l'Autorité de Dieu révélateur, se montre pour ainsi dire sensiblement dans le Christ et dans sa manière sublime d'enseigner.

Certes nous ne voyons pas ici-bas la divinité du Christ, ni par les yeux du corps, ni par ceux de l'esprit, mais Jésus parle avec une telle autorité en disant : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis* » (Joan., VIII, 58), qu'on ne saurait douter qu'il est le Dieu vivant rendu sensible et qui nous parle, pour décupler notre foi. Aussi les envoyés des pharisiens ne purent s'empêcher de dire : « *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme* » (Joan., VII, 46). De même les Samaritains dirent à celle que le Seigneur avait convertie et qui les avait appelés pour entendre le Messie : « Maintenant ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons; car *nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.* »

S'il y avait dans l'accent du Curé d'Ars, lorsqu'il prêchait, le signe de sa sainteté, à combien plus forte raison dans l'accent, dans l'autorité, dans l'ascendant de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Et c'est pourquoi, dès son premier sermon sur la montagne, « *le peuple*, dit saint Matthieu, VII, 28, *était dans l'admiration de sa doctrine; car il enseignait comme ayant autorité*, et non comme les Scribes et les Pharisiens » qui épiloguaient sur les textes scripturaires sans en faire sentir la vie. Les simples ont le sens

(1) *In Joannem*, VIII, 18.

des choses supérieures; ils reconnurent dès son premier discours la grandeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et si le peuple le condamna ensuite, c'est qu'il était égaré par les pervers.

Quelle grâce d'avoir entendu, ne serait-ce qu'un instant, la prédication du Verbe fait chair, et d'avoir pu recevoir immédiatement de ses lèvres la vie, la simplicité et la grandeur de sa doctrine!

Saint Jean a pu écrire dans son Évangile : « *Personne n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui la fait connaître* » (Joan., I, 18). Et dans la première de ses Épîtres, I, I : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, *ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie...*, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons. »

Notre foi est donc souverainement confirmée par ce témoignage suprême, rendu pour ainsi dire sensible par l'Incarnation. Aussi saint Paul a-t-il pu écrire aux Hébreux, I, I, pour les confirmer dans la foi : « Après avoir, à plusieurs reprises et en différentes manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, *Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a aussi créé le monde.* »

Supposons un instant que l'Incarnation n'ait pas eu lieu et que la plus haute prédication ait été celle des prophètes, d'un Élie ou d'un Isaïe, combien notre foi serait moindre, comme l'histoire de l'humanité serait pauvre, en comparaison de ce qu'elle est réellement! La grandeur même des prophètes disparaîtrait, puisqu'elle vient uniquement de ce qu'ils ont été les précurseurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Ceux qui ont des oreilles pour entendre » ne peuvent se méprendre sur l'accent de la

voix du Sauveur, sur la sublimité de sa doctrine. Malgré les épreuves, les obscurités, les tentations, croyons à la parole de Jésus, gardons-la dans notre cœur, vivons d'elle en esprit de foi : *Justus ex fide vivit.*

*
* *

*L'espérance affermie*

L'Incarnation ne confirme pas seulement notre foi, elle excite grandement notre espérance.

Par cette vertu théologale, nous désirons, attendons le Bien suprême, et nous tendons vers lui en nous appuyant sur le secours divin promis par Dieu aux croyants. L'objet premier de l'espérance est un bien futur et difficile à atteindre, le souverain Bien dont nous jouirons pendant l'éternité. Le motif formel de l'espérance est le secours divin, ou mieux, c'est Dieu même infiniment secourable, *Deus auxilians*; il est infiniment secourable parce qu'il est infiniment miséricordieux, tout-puissant, et parce qu'il a promis de nous secourir pour nous faire arriver au terme de notre destinée. Dieu est fidèle en ses promesses. C'est un de ses plus beaux titres de gloire : « *Fidelis est Dominus in omnibus verbis suis* », dit le Psalmiste (Ps. CXIV, 13). Saint Paul le redit souvent. Celui qui désespérerait, douterait de l'infinie Miséricorde de Celui qui est la Bonté même ; ce fut la plus grande faute de Judas, après avoir été infidèle, de douter de la fidélité de Dieu, qui a promis son secours aux plus grands pécheurs, s'ils le lui demandent.

Mais bien que l'espérance soit pleinement conforme aux aspirations les plus profondes de notre cœur, il y a, hélas ! en nous comme une pente, une inclination au découragement, lorsque nous sommes meurtris depuis

longtemps par les luttes et les difficultés de la vie.

Or le mystère de l'Incarnation vient précisément relever notre confiance, car il nous donne non seulement le secours divin de la grâce, mais l'*auteur même de la grâce*. Celui qui nous est donné à Bethléem, c'est *Dieu infiniment secourable, Deus auxilians*; c'est lui qui est le motif formel ou la raison de notre espérance, et il reste avec nous dans l'Eucharistie.

Notre confiance est augmentée, parce que Dieu, en venant à nous en personne, nous manifeste sensiblement son infinie bonté. Nous avons confiance surtout en nos amis, et dans la mesure où ils nous prouvent qu'ils ont pour nous une véritable et profonde affection. Or Jésus est Dieu infiniment secourable, *Deus auxiliator*, qui ne cesse de nous parler de son amour miséricordieux.

A tous les hommes, il dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous referai* » (Matth., XI, 28). Celui qui parle ainsi c'est l'auteur du salut, comme le dit la liturgie : « Deus veniae largitor et humanae *salutis auctor*, quaesumus clementiam tuam... (1). »

Jésus dit au paralytique, qui ne pense qu'à demander sa guérison corporelle : « *Tes péchés te sont remis* », c'est-à-dire : je guéris ton âme spirituelle et immortelle, beaucoup plus précieuse que ton corps, qui un jour redeviendra poussière. Et comme signe de la guérison spirituelle de l'âme, Jésus guérit ce pauvre homme de sa paralysie. Le miracle n'est qu'un signe d'une chose incomparablement supérieure : la résurrection de l'âme à la vie essentiellement surnaturelle de la grâce.

Saint Paul peut écrire avec confiance aux Romains, VIII, 31, pour confirmer leur espérance : « *Si Dieu est*

(1) Oraison de l'Office des morts, selon le rite dominicain.

*pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses?* » Ces paroles durent fortifier les chrétiens dans les catacombes, pendant les trois siècles de persécution. Saint Paul ajoute, *ibid.* : « *Qui accusera les élus de Dieu?* C'est Dieu qui les justifie! Qui les condamnera? Le Christ est mort, bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous! *Qui nous séparera de l'amour du Christ?* Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Selon qu'il est écrit : « A cause de toi, tout le jour nous sommes livrés à la mort, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. » Tout cela s'est réalisé à la lettre à Rome, pendant les dix persécutions générales par lesquelles les empereurs romains accablèrent les chrétiens, de Néron à Dioclétien. Mais saint Paul continue, et ce fut aussi réalisé pleinement : « *Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés* » —, « plus que vainqueurs », car il ne s'agit pas de triompher, mais de faire rayonner la vie de la grâce sur les adversaires eux-mêmes et de les aimer. « Car j'ai l'assurance, continue saint Paul, en parlant pour l'Église indéfectible, car j'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » C'est-à-dire : aucune puissance créée, quelle qu'elle soit, ne pourra nous séparer de l'amour du Christ pour nous, qui allume en nous un amour réciproque. Aucune puissance créée ou créable ne pourra faire que Dieu abandonne les justes, les justifiés par le sang de son Fils, si eux-mêmes ne l'abandonnent les premiers.

C'est cette victoire de l'amour du Christ sur l'acharnement des persécuteurs que rappelle le Colisée de Rome aux générations qui se succèdent. Les ruines imposantes de cet amphithéâtre construit par Vespasien et Titus restent comme les témoins impérissables de l'espérance et de la force des martyrs appuyés sur les promesses et l'amour du Verbe fait chair.

Ils sont restés fidèles au milieu des supplices *par l'efficacité de la grâce du Christ*; ils ont été, comme le dit saint Paul, « plus que vainqueurs par la force de celui qui nous a aimés, *in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* » (Rom., VIII, 37). Le motif formel de notre espérance n'est pas en effet notre effort personnel, par lequel nous coopérons au secours divin; le motif formel de notre espérance, c'est Dieu même infiniment secourable, *Deus auxilians*, Dieu même qui par l'Incarnation est avec nous, et qui y reste dans l'Eucharistie, comme nourriture quotidienne de nos âmes. C'est ainsi que notre confiance en Dieu est grandement fortifiée par l'Incarnation. Ce n'est pas pour rien que le Verbe s'est incarné; ce n'est pas pour le progrès matériel ou celui des sciences, mais pour la sanctification de nos âmes, dont nous devrions avoir un ardent désir.

*
* *

*La Charité plus ardente*

Enfin ce mystère de notre foi doit exciter au plus haut point notre charité, notre amour de Dieu et des âmes. Comme le dit saint Augustin en des paroles que les théologiens répéteront jusqu'à la fin du monde : « *Pour quelle raison surtout le Verbe s'est-il incarné, sinon pour nous manifester son amour?... Si donc nous ne savons pas l'ai-*

*mer* (*les premiers*), *apprenons du moins à lui rendre amour pour amour* (1). »

Par la charité infuse, reçue au baptême, nous devons aimer surnaturellement Dieu plus que nous; nous devons l'aimer comme le grand Ami, qui nous a aimés le premier, et qui est infiniment meilleur en lui-même que tous ses bienfaits réunis. Dire que nous devons l'aimer ainsi, c'est dire que nous devons *vouloir efficacement* l'accomplissement de sa sainte volonté, exprimée par ses préceptes; c'est dire que nous devons *vouloir qu'il règne vraiment et profondément en nos âmes* et qu'il soit glorifié par nous éternellement, selon la parole du Psaume CXIII, 1 : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire. »

Ainsi la charité est supérieure à l'espérance. *Par l'espérance nous désirons posséder Dieu,* finalement pour Dieu, qui est la fin dernière de notre espérance comme de toute vertu (2); *par la charité nous aimons efficacement Dieu notre meilleur ami, formellement pour lui-même,* et plus que nous, en lui voulant tous les biens qui lui conviennent, c'est-à-dire son règne et cette manifestation de sa bonté, que nous appelons la gloire divine. Aimer Dieu c'est conformer toute notre vie à cette parole du *Pater :* « *Fiat voluntas tua* » : que votre volonté, exprimée par vos préceptes, s'accomplisse sur la terre comme au ciel; aimer Dieu c'est aussi lui dire avec un confiant abandon : « Je remets mon âme entre vos mains », je vous offre le *fond de ma volonté,* faites-en ce qu'il vous plaira.

(1) « Quae major est causa adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis?... Si amare pigebat, saltem redamare non pigeat » (in libr. *De catechizandis rudibus,* c. 4).

(2) Comme le dit Cajetan, in IIam IIae, q. 17, a. 5, n° VI : « Per spem, *desidero Deum,* non propter me, sed *mihi,* (jam finaliter) *propter Deum* qui est finis ultimus actus spei. »

Par la charité, en aimant Dieu efficacement plus que nous-mêmes, nous aimons en général tous ses décrets éternels, ordonnés à la manifestation de sa bonté. Ainsi Dieu, infiniment bon, devient pour nous un *alter ego*, un autre moi, qui en un sens est plus nous que nous-mêmes, car il contient éminemment tout le bien qui peut exister en chacun de nous. En ce sens Dieu est plus moi que moi-même, car il l'est éminemment.

Or cette divine bonté, objet formel de la charité, nous a été précisément manifestée par l'amour suprême, par lequel Dieu nous a donné son Fils unique : « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum suum daret* — Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son propre Fils » (Joan., III, 16). Telle est, peut-on dire, la vérité fondamentale du christianisme, puisque cet acte d'amour de Dieu pour nous nous a donné Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur.

Aussi saint Jean dit-il dans sa Ire Épître, IV, 9 : « Dieu a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. »

Saint Paul écrit de même à Tite, II, 11 : « Elle s'est manifestée la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes ; elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

L'Incarnation du Verbe fortifie ainsi grandement notre foi, notre espérance, notre charité, elle nous donne

l'exemple de toutes les vertus, et surtout elle est le principe en la sainte âme de Jésus d'un acte d'amour d'une valeur infinie, acte d'amour rédempteur qui plaît plus à Dieu que tous les péchés ne peuvent lui déplaire.

Louons Dieu de ce bienfait de l'Incarnation rédemptrice, qui rend en quelque sorte sensible *la Vérité première révélatrice, la Toute-Puissance secourable* et *la souveraine Bonté,* qui ne cesse de nous communiquer, surtout par l'Eucharistie, toutes les grâces dont a besoin notre pauvreté. Ces trois perfections divines, qui sont le motif formel des trois vertus théologales, sont ainsi pour nous comme trois étoiles de première grandeur, comme trois lampes de feu, dit saint Jean de la Croix, qui dans la nuit nous guident en notre pèlerinage vers la lumière de l'éternité.

Vraiment nous pouvons avec une profonde gratitude dire avec saint Paul : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ; c'est par sa grâce que vous êtes sauvés » (Ephés., II, 14). Cette grâce est le germe de la gloire; prions pour persévérer en elle et par elle, pour qu'elle soit vraiment en nous « la vie éternelle commencée ».

Rome.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

# Pour mieux distinguer les Personnes divines

La liturgie de ce temps nous invite à contempler le mystère de la Très Sainte Trinité. Ces réflexions répondent au désir de l'âme chrétienne, qui est de connaître les divines personnes distinctes entre elles.

Au cours de précédentes méditations nous avons précisé quelques traits, si l'on peut dire, de leur physionomie adorable (1). Pauvres résultats après tant d'efforts. Nous connaissons mal encore les caractères distinctifs du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, nos trois hôtes divins. Ce serait si bon pourtant de les bien distinguer pour vivre familièrement dans leur intimité !

Nous contemplons, faute de mieux, ces attributs que possèdent en commun les trois personnes : l'éternité, la toute-puissance, la sagesse infinie, la miséricorde, etc... De ces perfections nous trouvons des reflets positifs dans les perfections des créatures, ou par contraste les créatures nous donnent, au spectacle de leurs imperfections, l'intuition de la perfection divine. L'inanité de ce qui passe nous fait penser à l'être éternel, comme la bonté d'un cœur de mère nous aide à concevoir l'infinie bonté. Ainsi, à propos de tout, notre âme aimante peut remonter sans cesse à la source divine.

(1) *La Vie Spirituelle,* mai 1932.

Mais n'oubliant jamais la Très Sainte Trinité en laquelle Dieu épanouit sa vie, nous ne sommes pas sans nous apercevoir que, parmi toutes ces perfections qui se révèlent à nous, certaines rappellent plus ou moins l'une ou l'autre des trois personnes : un air de ressemblance apparaît entre tel attribut divin par exemple et ce qu'on sait du Père, du Fils ou du Saint-Esprit.

Ainsi l'amour de Dieu pour nous, tout naturellement, évoque en moi cette troisième personne qui naît de l'amour du Père et du Fils. Je ne m'y trompe pas, je sais bien qu'il est commun aux trois personnes de nous aimer. Elles nous aiment par cette commune nature qu'elles possèdent également. Le Saint-Esprit n'a pas cette qualité à l'exclusion des autres personnes, ni même à un degré supérieur. N'empêche qu'il y a ressemblance entre le caractère propre de la troisième personne et cette qualité commune aux trois. Et spontanément mon esprit fait ce rapprochement.

Faut-il suivre cette pente ou réagir ? Ne réagissons pas. L'Écriture, les Pères, la liturgie, nous autorisent à suivre ce penchant pour notre grand profit. Par là sortiront un peu de l'ombre, où elles se dérobent, les trois divines personnes. Les traits qui les distinguent en seront plus accusés. Il nous semblera les reconnaître mieux et les voir en activité. L'avantage n'est pas mince pour notre vie contemplative.

### De l'appropriation en théologie

Remarquons d'abord qu'il s'agit de réelles propriétés divines. En attribuant l'une ou l'autre à telle des trois personnes, je lui reconnais ce qui est véritablement à elle. La difficulté vient de ce que je lui approprie ce qui

est commun aux trois. Mais je puis le faire, et, s'il y a profit, j'ai raison de m'y appliquer.

Sans doute les divers attributs de la nature divine ne se distinguent-ils pas comme les personnes. Entre celles-ci la distinction est réelle. Pour les attributs c'est ma raison seule qui fait la distinction. Mais il est naturel qu'elle la fasse. Toutes ces perfections, qui s'identifient dans la plénitude de l'être divin, représentent tout de même pour nous des idées bien différentes.

De cette distinction des attributs nous élevons notre esprit à la distinction des trois personnes. Avec l'une, qui est claire, nous tirons un peu de l'ombre l'autre, si mystérieuse, sans oublier que celle-ci est réelle et que celle-là ne l'est pas. Bref, nous ne commettons pas d'erreur.

C'est un procédé semblable, après tout, à celui qui nous permet de connaître la cause première. Pour décrire la nature de Dieu, nous lui attribuons à l'état pur les perfections trouvées dans ses créatures. Pour décrire ensuite chacune des trois personnes, nous lui approprions pareillement les perfections de cette nature qui ressemblent à son caractère distinctif. C'est ainsi par exemple que toutes les perfections intellectuelles évoquent le Fils qui procède du Père comme sa pensée éternelle, et que toutes les perfections qui rappellent l'Amour évoquent le Saint-Esprit.

Remarquons aussi qu'une perfection, considérée sous un aspect, peut évoquer une personne, et, sous un aspect différent, une autre personne. Ainsi le don de sagesse, octroyé à nos âmes, est attribué tantôt au Fils, tantôt au Saint-Esprit, suivant que l'on insiste sur la fonction de sagesse même qui rappelle la deuxième personne, ou sur la qualité de don gratuit, offert par amour, qui se rapporte mieux à la troisième.

### Les perfections appropriées a chaque personne

Sous le bénéfice de ces remarques, nous pouvons maintenant faire entre les trois personnes comme une distribution de rôles, de qualités et même de noms divins.

Déjà nous avons vu que le nom même de *Saint-Esprit* attribuait à la troisième personne deux perfections en réalité communes à toutes : la *spiritualité* et la *sainteté*.

Le nom de *Seigneur* est aussi approprié au Fils bien que le Père et le Saint-Esprit soient aussi le Seigneur. Mais le Seigneur, notre Seigneur, c'est de préférence le Fils. C'est à lui que saint Paul réserve ce nom, et l'Église après l'Apôtre désigne ainsi la seconde personne qui de toute éternité était prédestinée à devenir, par droit de naissance humaine et par droit de conquête sur la croix, maître des hommes et roi de toute la création. Il convient aussi de lui donner ce nom de Seigneur pour qu'on ne soit pas tenté, à cause de son incarnation et de sa passion, d'oublier qu'il est l'égal du Père, et, tout comme lui, créateur du monde.

Au Père on attribue spécialement le nom de *Dieu*. Jésus en a donné l'exemple : « Mon Père et votre Père, disait-il, mon Dieu et votre Dieu. » Et l'Église continue cette tradition avec assurance. Le Verbe dont nous parle saint Jean « est en Dieu », et ce dernier nom désigne pour l'évangéliste le Père lui-même. On a toujours dit et l'on dira toujours le « Fils de Dieu », alors que l'on ne dit jamais le « Père de Dieu », preuve évidente que *Dieu* est considéré, par appropriation, comme le nom du Père.

Entre les perfections dont l'indivisible unité constitue la divinité, le peuple chrétien approprie ordinairement l'*éternité* au Père. Quand nous disons : le *Père éternel*, nous ne dénions pas pour autant cette perfection au Fils

et à l'Esprit, mais nous reconnaissons que le Père ne procède d'aucune autre personne. Et dès lors, mieux que les deux autres, il nous apparaît sans commencement, *Æterne Deus !* O Père, à vous l'éternité ainsi que le nom même de Dieu.

A vous aussi la *toute-puissance. Omnipotens Deus*, que de fois la sainte Église vous parle ainsi dans ses oraisons ! Souvent elle réunit ensemble ce caractère et le précédent : *Omnipotens sempiterne Deus*, Dieu tout-puissant et éternel. Éternel parce que le tout premier, vous êtes aussi le tout-puissant, parce que tout procède de vous, les deux autres personnes divines elles-mêmes. C'est vous qui les produisez. Lorsque je parle du Tout-Puissant, c'est donc vous que j'évoque. Et en cela je suis le fidèle disciple des apôtres, qui m'ont appris à dire dans le symbole qui résume leur enseignement : Je crois en Dieu le Père tout-puissant.

Pour cette raison notre espérance se fonde principalement sur Dieu le Père. A lui pareillement s'adresse notre prière dans presque toutes les oraisons liturgiques : « Dieu tout-puissant et éternel, qui par l'abondance de votre bonté comblez sans mesure les mérites et les souhaits de ceux qui vous supplient, répandez sur nous votre miséricorde, afin que vous remettiez ce que redoute notre conscience, et que vous y ajoutiez ce que notre prière n'ose demander, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils (1). »

Le Fils de Dieu, nous l'appelons seulement le *bras droit* du Tout-Puissant, et le Saint-Esprit, le *doigt* de cette main divine, *dextrae Dei tu digitus*. Mais si l'on considère d'autres perfections, le Verbe ou le Saint-Esprit

(1) XI[e] dimanche après la Pentecôte.

apparaissent à leur tour au premier plan, parce que ces perfections leur ressemblent plus particulièrement.

Le Fils est *Sagesse* et *Beauté*. Cette Sagesse infinie, qui s'identifie à la nature divine et qui par là même est commune à la Trinité, n'évoque-t-elle pas surtout à nos yeux la seconde personne, qui a pour nom propre le Verbe? Qu'est-ce en effet que le Verbe, sinon une parole de Sagesse? O Fils, je salue en vous la Sagesse éternelle que la Sainte Écriture nous a montrée se jouant dans l'univers, y préparant peu à peu l'avènement de l'homme et l'avènement du Dieu-Homme. Et je salue encore en votre personne la Beauté, qui resplendit en vous, image du Père !

La *Bonté*, par contre, me fait penser à la troisième personne qui procède de l'Amour du Père et du Fils. N'est-ce pas la bonté qui attire l'amour? N'est-ce pas la bonté qui offre l'amour? Bien que la bonté soit une perfection commune en Dieu, elle évoque donc immédiatement cette troisième personne qui se nomme l'*Amour*.

Par ces attributions de perfections nous parvenons à préciser davantage la physionomie des trois personnes ; mais pour donner vie à cette physionomie, il faut contempler en action ces perfections diverses. Regardons agir le Père tout-puissant, le Fils très sage et l'Esprit de bonté.

### Les opérations divines appropriées a chaque personne

Après une vision extraordinaire, une grande mystique, la vénérable Marie de l'Incarnation, pouvait dire : « La très Sainte Trinité informait mon âme de ce qui se faisait par elle-même, par communication, en la suprême hiérarchie des Anges, Chérubins, Séraphins et Trônes,

lui signifiant ses saintes volontés sans interpositions d'aucun esprit créé. Et distinctement, je connaissais les opérations et rapports de chacune des divines personnes, de la très Auguste Trinité dans chacun des Chœurs de cette suprême hiérarchie : que le Père éternel habitait dans les Trônes, par où m'étaient signifiées la pureté et la solidité de ses pensées éternelles; que le Verbe par la splendeur de ses lumières se communiquait aux Chérubins, et le Saint-Esprit se répandait et remplissait de ses ardeurs les Séraphins (1). »

Ce passage nous montre quelles lumières procure à l'âme l'usage de la méthode d'appropriation, et nous autorise à nous en servir à notre tour pour mieux distinguer les opérations divines appropriées à chaque personne.

A l'exemple de l'Église, nous dirons donc que le Père Éternel, Tout-Puissant, a *présidé au commencement* des choses et *créé* le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment.

L'*ordre de l'univers*, par contre, nous l'attribuerons à la Sagesse éternelle personnifiée dans le Fils. Au Verbe de Dieu on approprie encore la *lumière* qui éclaire tout homme venant au monde, spécialement les génies et les prophètes qui ont dirigé la marche de l'humanité, les croyants surtout qui participent par leur foi à la pensée divine elle-même, et les contemplatifs dont l'âme porte un reflet de la Sagesse éternelle.

Au Saint-Esprit reviennent les *œuvres de l'Amour* et de la Bonté. La charité par laquelle nous aimons Dieu d'amitié est bien un reflet de cette divine personne issue de l'amour du Père et du Fils; aussi saint Paul dit-il que la charité a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-

(1) Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques* (éd. Dom Jamet), t. II, p. 235.

Saint. Les dons les plus gratuits que la Bonté divine nous ait faits portent son nom. Même si quelques-uns d'entre eux paraissent à d'autres points de vue mieux convenir au Verbe, par exemple les dons d'intelligence, de science et de sagesse, on les compte cependant parmi les dons du Saint-Esprit.

Le plus divin des dons accordés aux hommes, c'est la Sainte Trinité elle-même résidant dans notre cœur : très souvent on attribue plus spécialement cette habitation à la troisième personne, et saint Paul, le premier, écrit que nous sommes le temple de l'Esprit-Saint. C'est aussi par l'opération du Saint-Esprit que Jésus fut conçu dans le sein de la Vierge Marie, ainsi que nous le lisons dans le symbole des apôtres.

Enfin, puisqu'il est le terme où s'achève en plénitude la vie divine, c'est à lui que l'on attribue l'accomplissement parfait des œuvres de Dieu : au Père appartient l'initiative de la création et de la rédemption, au Saint-Esprit leur consommation.

C'est ainsi que nous arrivons à mieux discerner, dans leurs rapports avec notre humanité, ces Trois qui ont dit : Faisons l'homme à notre image. D'un regard ému nous les contemplons à l'œuvre dans notre vie. Un sarcophage antique, découvert sur la voie Ostienne, nous montre, représentées côte à côte, les trois personnes de la Sainte Trinité procédant à la création d'Ève. Le Père préside à cette création. Le Fils a la main droite levée avec trois doigts étendus dans le geste du commandement ou de la bénédiction. Il ordonne à Ève de sortir du côté d'Adam. Enfin le Saint-Esprit, regardant les deux autres personnes, pose sa main droite sur la tête de la femme pour parachever l'œuvre créatrice (1).

(1) Diction. de Théologie catholique de Vacant, *Appropriation*, col. 1714, 1715.

Les rapports qui s'ensuivent entre Ève et Dieu, comme entre chacune de nos âmes et les trois personnes divines, se ressentiront de ces appropriations. Le Dimanche de la Sainte Trinité l'Église choisit pour épître un court passage de la lettre de saint Paul aux Romains qui se termine ainsi : « De lui, et par lui et en lui sont toutes choses ; à lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen (1). » Il y a longtemps que cette triple expression *ex ipso*, *per ipsum* et *in ipso*, a été considérée comme évoquant les trois personnes qui ne sont qu'un seul et même Dieu. « Tout vient du Père par le Christ, dans le Saint-Esprit », disait saint Athanase. Je reconnais donc comme indivisible l'opération (du Père), du Fils et du Saint-Esprit. Mais en enlaçant ainsi *ex ipso, per ipsum* et *in ipso*, je me garde de transformer la Trinité en simple unité (2). Encore une fois l'appropriation aide à discerner les trois personnes que nous savons réellement distinctes entre elles.

Si les interventions de Dieu dans notre vie sont appropriées de la sorte à chacune des trois personnes, chacune ayant comme un rôle distinct, étant comme déléguée à une fonction qui lui revient, on aimera à s'inspirer du même ordre pour leur adresser nos prières. C'est bien ce que fait l'Église. On peut le constater en parcourant les belles oraisons liturgiques. Toute grâce y est implorée de Dieu, le Père tout-puissant, par Jésus-Christ, son Fils, dans le Saint-Esprit.

Et l'on s'inspirera du même ordre encore pour rendre gloire à Dieu. L'apôtre saint Paul terminait la formule trinitaire que nous venons d'expliquer par ces mots : « A lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. » Or

(1) Rom., xi, 36.
(2) S. Athanase, *Adv. Sabellianos*, P. G., t. 28, col. 117.

dès l'origine de l'Église cette acclamation prit une forme calquée sur la précédente. On disait : « Gloire au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit. » « Dernièrement, dit saint Basile, je priais avec mon peuple, et j'employais pour doxologie tantôt : « Au Père, avec le Fils, et avec le Saint-Esprit », tantôt : « Au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit. » Quelques-uns des assistants nous en firent un crime comme si nous employions des formules, non seulement nouvelles, mais encore contradictoires. » Et le grand Docteur s'attache à les rassurer en exposant la force de chacun de ces mots (1).

N'est-ce pas la même formule, devenue plus solennelle encore, qui termine le canon de la Messe : « Par le Christ, avec lui et en lui, est à vous, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, dans les siècles des siècles. Amen » ?

Ainsi l'Église utilise tous les moyens de nous montrer vivantes et bien distinctes les trois personnes de qui procède notre vie surnaturelle et à qui elle doit revenir. Son but est de nous introduire de plus en plus dans l'intimité de la divine Famille qui nous adopte et chez laquelle nous trouverons enfin la béatitude éternelle quand apparaîtront parfaitement à notre vue, dans leur réelle distinction, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Passe-Prest.

Fr. F.-D. Joret, O. P.

(1) S. Basile, *de Spiritu Sancto*, III, P. G., t. 32, col. 71.

# L'exercice de la présence de Dieu dans l'oraison [1]

(*Suite*)

### III. — La présence de la Sainte Trinité

8. — Le premier de ces enseignements est une connaissance bien plus exacte du Dieu qui habite en nous. Sa bonté, sa providence, sa justice, et tous ses autres attributs semblent s'amplifier sous nos regards, quand nous les considérons à la lumière des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; or nous connaissons ceux-ci par la seule révélation.

Mais la grande lumière nous vient de la connaissance du mystère de la Sainte Trinité. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu. Ce Dieu qui est en nous tout entier, c'est le Dieu unique en sa nature et trine en ses Personnes. Et cette constatation nous confond. Ainsi cette Trinité vivante, que nous avons coutume de nous représenter dans je ne sais quel lointain où elle se montrerait à découvert aux anges et aux saints du ciel, cette Trinité adorable, elle est en nous, elle vit en nous. En moi, en ce moment, comme à tous les autres instants de ma vie, Dieu le Père en se connaissant lui-même engendre son Fils et lui

(1) Voir *La Vie Spirituelle* du 1er avril 1933, p. 5 sq.

donne toute sa nature divine pour en faire son égal et son « consubstantiel ». En moi, en ce moment, Dieu le Père et Dieu le Fils s'aiment, et des torrents infinis de cet amour unique où ils se donnent l'un à l'autre procède la Personne du Saint-Esprit. Cela, encore une fois, se passe en moi, à chaque instant, et je ne le savais pas : *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam* (Gen., XXVIII, 16). Et cette vérité dont je ne puis douter, comme elle provoque mon âme à l'admiration, au respect et par-dessus tout à de nouvelles adorations!

9. — Mais je ne suis qu'au seuil de ce monde nouveau. Car ce Dieu vivant en moi m'appelle à partager son bonheur, à entrer, comme fils adoptif et sous les auspices du Fils unique, dans le mouvement de vie qui, au sein de la Trinité, emporte le Fils par amour jusque dans le sein du Père. Pour me donner cette espérance inouïe, pour m'assurer cet héritage divin, le Fils s'est fait semblable à moi et s'est livré pour moi. C'est ce même Fils qui, présentement, avec son Père et l'Esprit-Saint, réside en moi; il veut me préparer aux jouissances célestes d'une vie divine dont il me fera partager un jour avec lui le bonheur; et il me donne dès ici-bas, il me donne sans interruption la vie de la grâce qui est une participation à la vie divine dont il vit lui-même... Devant un Dieu qui, *présent en moi*, me comble ainsi de ses dons gratuits, les uns en espérance, les autres déjà réalisés, ce n'est plus seulement l'adoration qui remplit mon cœur, c'est la confiance absolue et l'abandon total, c'est la reconnaissance qui conduit à l'amour.

10. — Oui, c'est à l'*amour* réciproque que me convie mon Dieu en révélant à ma *foi* le mystère auguste de sa vie en trois Personnes, en élevant mes *espérances* jusqu'à

attendre avec une ferme confiance la participation béatifiante à sa propre vie. Et cet amour, il ne l'envisage pas seulement pour plus tard, dans la béatitude du ciel : il veut le voir réalisé dès ici-bas. Présent en moi, il *se donne à moi* pour me prouver qu'il m'aime et me provoquer à l'aimer.

Nous touchons ici au mystère central de notre vie intérieure. Essayons de comprendre un peu mieux ce *don* que Dieu nous fait de lui-même en *habitant* dans nos âmes en vertu de la grâce sanctifiante et de la charité.

*Si quis diligit me..., Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (Joan., XIV, 23). Attachons-nous à ces derniers mots : Dieu établira sa demeure *chez* nous.

Être *chez* quelqu'un, ce n'est pas seulement se trouver physiquement présent dans sa demeure. Des touristes visitent un château historique; le propriétaire y habite dans quelques pièces qu'il s'est réservées; un guide conduit les visiteurs. Peut-on dire que cette foule anonyme est reçue *chez* le maître du château? Certainement non! Être reçu chez quelqu'un, c'est être accueilli par lui comme un hôte intime, qu'on entoure de prévenances, qu'on ne laisse pas seul, mais auquel on donne de son temps, auquel on ouvre son cœur dans des conversations pleines d'abandon, auquel on fait part, sans compter et sans rien cacher, des biens et des trésors que l'on possède afin que, pendant son séjour, il en jouisse comme s'ils étaient à lui.

C'est ainsi que Dieu entend venir chez nous et nous admettre chez lui. Sa présence en nous, cette présence toute spirituelle du Dieu vivant et agissant en nous, n'est pas seulement une sorte de juxtaposition physique; elle n'est pas seulement l'étroite dépendance qui résulte du lien causal; elle implique de la part de notre Dieu *des rap-*

*ports personnels* avec nous, un don de lui-même à nous. Dans le sanctuaire de nos âmes, nous habitons avec notre Dieu; nous sommes chez lui et il nous admet comme ses hôtes à jouir de ses biens et de lui-même. Il est chez nous et il attend de nous le libre abandon de tout ce que nous possédons et qui nous vient de sa libéralité. Et comme il se donne à nous par amour, c'est par amour aussi qu'il veut que nous nous donnions à lui.

Le ciel nous dévoilera pleinement un jour cet Hôte divin : nous le *verrons* et nous jouirons de lui. Mais ici-bas, nous *savons* par la foi qu'il est en nous, chez nous, que nous le possédons vraiment parce qu'il se donne à nous; et cette certitude que nous donne la foi autorise la confiance, dilate l'âme, la remplit de douceur et de suavité, donne la paix et la sécurité.

Dieu va parfois plus loin encore dès ici-bas, et il permet à certaines âmes très pures, tout à fait livrées à lui et traitées par lui avec une prédilection absolument gratuite, de *prendre conscience* de cette présence intime et de cet amour. L'âme alors ne *sait* pas seulement, elle *expérimente* Dieu présent et elle *jouit* du Dieu aimant. Aux élans de son cœur vers Dieu, le Maître intérieur, silencieux pour nous et enveloppé dans les ombres de la foi, répond d'une façon perceptible en entr'ouvrant les voiles. Heureuses les âmes que l'Hôte divin traite ainsi! Devant les perspectives infinies qui sont ainsi ouvertes à notre vie *intérieure*, c'est-à-dire à notre intimité avec Dieu, qui de nous pourrait ne pas sentir son courage s'enflammer et sa reconnaissance grandir envers ce Dieu présent en nous, non pas seulement par la nécessité de sa nature, mais par un don gratuit de lui-même, inspiré par son amour infini et nous conviant à un amour qui, de notre côté, peut aussi grandir et s'accroître sans limite et sans cesse?

11. — Essayons désormais de vivre de ces splendides réalités que la foi nous révèle. Efforçons-nous de n'oublier jamais que Dieu est en nous, qu'il nous aime et que nous devons l'aimer et le traiter comme notre Hôte. Souvenons-nous que le péché mortel *chasse* Dieu de notre âme, non qu'il empêche sa présence physique, mais parce qu'il contraint notre Dieu à se replier pour ainsi dire sur soi-même en cessant de nous aimer et de se donner à nous dans la charité. Souvenons-nous que le péché véniel, sans mettre notre Hôte divin à la porte de notre âme, *se désintéresse* de lui pour courir après des bagatelles qui lui déplaisent, et constitue un manque d'égards et de respect, voire même parfois une véritable insulte. Souvenons-nous enfin que la tiédeur est une attitude inexcusable, puisqu'elle nous place, à l'égard du Dieu que nous savons par la foi présent en nous, dans un *état d'indifférence* telle que nous avons pris et que nous gardons l'habitude de penser et d'agir comme si Dieu n'était pas notre Hôte aimant sans cesse occupé à nous combler de bienfaits.

12. — Et pour conclure à la pratique, voyons un peu comment, au début d'une oraison, nous pouvons utiliser cette grande vérité de la présence de Dieu telle que nous venons de la comprendre.

Après nous être recueillis, c'est-à-dire avoir ramené à nous notre imagination vagabonde et repris en main toutes nos facultés, nous nous adresserons à Dieu et nous lui dirons :

« Mon Dieu, je crois que vous êtes partout présent. Je crois que vous êtes en ce lieu où je suis venu pour vous prier. Je sais que les objets qui m'entourent et que perçoivent mes sens sont, malgré les apparences, moins réels

que vous ne l'êtes vous-même, ô Dieu éternel. Je sais, je crois que vous êtes en moi, que vous y êtes tout entier, avec toutes vos perfections, avec votre vie trinitaire dont je suis le sanctuaire indigne. Je crois que tout mon être, toute mon existence est suspendue à votre volonté créatrice, comme l'effet à sa cause, comme le rayon au foyer lumineux, comme le son aux lèvres qui le profèrent. O mon Dieu, dont je dépends absolument, je reconnais mon néant, et je vous adore. Ah! si du moins je n'étais que néant! mais je suis pécheur : j'ai retourné contre vous les dons que vous me faites. Au moment même où je les recevais de vous, je les ai employés pour vous déplaire et vous insulter. Pardon, mon Dieu! De ce pardon je suis indigne; mais votre miséricorde infinie, votre amour toujours actuel à mon égard raniment ma confiance. Et ce pardon que vous m'accordez en ce moment me donne un nouveau sujet de vous louer avec toutes les créatures qui reçoivent de vous tant de bienfaits; il me donne surtout un nouveau motif de vous aimer, ô mon Hôte divin auquel je reviens, désolé de ma conduite, mais décidé à m'abandonner à votre amour. Je veux, du moins, employer le temps de cette oraison à vous tenir compagnie, à vous dont j'ai si souvent méconnu, oublié la présence. Depuis longtemps vous m'attendez : me voici enfin, ô mon Dieu; daignez m'accueillir et par votre grâce me retenir près de vous pendant tout le temps de cette oraison; car sans vous je ne puis même vous prier comme il convient; et je suis heureux de cette dépendance totale parce qu'elle me lie plus étroitement à vous... »

On voit, par cet exemple — qui n'est pas un modèle — comment nous pouvons — et même nous devons — relier de façon très naturelle les actes préparatoires à l'oraison (adoration, repentir, demande, etc.) à l'acte initial par lequel nous nous mettons en présence de Dieu. Il est très

souhaitable que pendant l'oraison entière on reste ainsi devant Dieu. Pour y réussir, le meilleur moyen est de se servir des points d'oraison non pas comme sujets de réflexions personnelles, mais plutôt comme thèmes de conversation respectueuse avec Dieu, y trouvant des motifs de le louer, de l'aimer, de le prier, etc. Et quand une distraction a été constatée, au lieu de revenir directement au *sujet* d'oraison, il sera plus avantageux pour l'âme de revenir d'abord au *Dieu* présent et aimé, de lui demander pardon et de reprendre avec lui le colloque interrompu; ensuite seulement on introduira de nouveau le sujet d'oraison dans cet entretien pour en soutenir et en renouveler l'élan et le profit.

Langres.

(*A suivre.*) F.-M. CATHERINET.

# LES MAITRES ET LES MODÈLES

## *UN AUTRE CURÉ D'ARS*

## André-Hubert Fournet [1]

### (1752-1834)

André-Hubert Fournet n'avait, enfant, qu'une ambition, toute négative, et qu'il semblait aisé de satisfaire : ne pas être d'église. On a encore un livre où il écrivit de sa main : « Ce livre appartient à André-Hubert Fournet, bon garçon, qui ne veut être ni moine ni prêtre. » Il devait être curé, fondateur d'institut religieux, et mourir en odeur de sainteté. Il est aujourd'hui Bienheureux; il sera, le 4 juin prochain, saint André-Hubert Fournet, deuxième curé de France canonisé depuis trente ans.

André-Hubert naquit le 6 décembre 1752, neuvième de dix enfants, à Saint-Pierre-de-Maillé, à dix lieues de Poi-

(1) Cette esquisse doit toute sa substance à la biographie admirablement informée du R.P. Jules Saubat, postulateur de la cause depuis 1898, dont le zèle éclairé a fait beaucoup pour hâter la canonisation d'André-Hubert Fournet (*André-Hubert Fournet, Fondateur des Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André. Son époque — Sa vie — Son œuvre, 1752-1834*, 2 vol. in-8°, Tarbes, 1924-1925; en dépôt au couvent des Filles de la Croix, La Puye, Vienne).

tiers. Il fut baptisé le lendemain par Antoine Fournet, son oncle paternel, curé de la paroisse. Le trisaïeul d'André, Marc Fournet, s'était établi dans le Poitou, venant de Provence, vers la fin du XVII[e] siècle, et y avait fait fortune. Sa mère, Florence-Élisabeth Chasseloup, venait d'une famille dont le nom figure sur les registres d'Angles dès 1580. C'était une femme pieuse et très bonne pour les pauvres, dont elle aimait à s'appeler « très humble chambrière »; elle souhaitait fort que son André devînt prêtre, comme l'avaient fait beaucoup de membres de sa famille paternelle et maternelle. On a vu que la vocation de l'enfant répondait mal à ce désir.

André fit ses études à Châtellerault, où il avait des parents et des amis. Il fut plutôt mauvais élève; turbulent et peu travailleur. Il s'ennuyait tellement en pension qu'il s'enfuit et revint chez lui. On le ramena au collège et, à partir de ce jour, il semble avoir terminé, sans incident notable, ses études secondaires.

Ayant reçu à dix-sept ans la tonsure (cette formalité lui assurait un bénéfice fondé par sa famille), il entra au collège Saint-Charles à Poitiers, et suivit des cours de philosophie au collège Sainte-Marthe. Il y mena une vie sinon dissipée du moins assez mondaine : il avait du goût pour les beaux habits, portait des bas de soie et paradait volontiers sur un cheval fringant. Ayant passé tant bien que mal ses examens de fin d'études, il prit une inscription à la faculté de droit, refuge des vocations incertaines. Peu après il s'engage dans un régiment d'infanterie. Désolée, sa mère lui trouve un remplaçant et l'envoie réfléchir chez un oncle, curé à Haims. C'est là qu'il prit la décision de se faire prêtre; décision où nous n'avons pas de raison de croire à l'enthousiasme, mais que nous n'avons pas le droit de regarder comme l'acceptation d'un pis-aller, car les trois années qui vont suivre

PORTRAIT DE SAINT ANDRÉ-HUBERT FOURNET

peint à son insu en 1828 (il avait 76 ans) chez Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans, par un peintre caché derrière un paravent. Le Père André ayant découvert la supercherie, creva le tableau qu'on parvint ensuite à restaurer.

seront cette fois studieuses, pour ne pas dire édifiantes.

C'est la première conversion (1771).

*
* *

A la fin de 1776, André-Hubert fut ordonné et nommé vicaire à Haims, auprès de son oncle. En 1779, nous le trouvons vicaire à Saint-Phêle de Maillé; puis, en 1781, curé de Saint-Pierre, sa paroisse natale. Il a vingt-neuf ans. Rien de marquant, dans son ministère d'alors, au regard du spirituel. L'abbé Fournet est un prêtre correct, estimé de ses paroissiens, recherché de ses confrères. Il a même, après de fâcheux débuts (il était resté coi en chaire à son premier sermon), certains succès de prédicateur : ses sermons sont élégants, fleuris et fort appréciés dans les gentilhommières. En revanche, son vieil oncle, partisan résolu de la simplicité évangélique, lui a prédit l'enfer s'il n'annonce pas la Bonne Nouvelle en un langage plus populaire.

Il n'a pas si tort, le vieil oncle. Le curé de Maillé n'est pas seulement mondain par sa parole : il reçoit, il est reçu, il continue d'aimer les chevaux fringants, le presbytère est bien meublé, tendu de riches tapisseries, le salon est cossu, la table est bien dressée et l'on y fait des repas soignés.

Tout cela n'est pas du goût de Catherine Fournet, sœur de l'abbé, qui est venue vivre à Maillé avec sa mère, et qui n'hésite pas, s'il le faut, à dire ce qu'elle pense de ce train de maison. L'autre jour, que l'abbé a prêché sur le danger des richesses, elle n'a pu y tenir : « C'est très beau, mon cher frère, ce que vous nous avez raconté là; mais vous ne feriez pas mal de prêcher d'exemple... » C'est exactement l'opinion de Mme Fournet. Puis, il y a cet abbé Guillon, le vicaire qu'on lui a

envoyé, depuis 1783, qui ne fait pas de remarques, mais dont la vie austère est un reproche permanent.

Le chemin de Damas est tout près. L'abbé Fournet ne sera pas ébloui par une grande lumière, il ne s'écroulera pas sur le sol : le reproche goguenard d'un mendiant va renverser sa vie.

Ce jour-là, M. le Curé traite au presbytère et, comme il aime à faire bien les choses, il est venu seul, à la salle à manger, vérifier la bonne ordonnance de sa table. Rien ne manque : sur la toile damassée, devant chaque assiette, s'étage la hiérarchie avenante d'un triple cristal, et — oh! sans orgueil; un Fournet de Thoiré n'est pas un parvenu — M. le Curé sourit à sa belle argenterie de famille, douce à la main et au regard, lourde et discrète.

Il n'est pas seul à admirer : de la porte qui donne sur le couloir, deux yeux futés regardent, deux yeux d'homme des bois, dans une face hirsute couleur d'alise... un chemineau, le chemineau classique, boueux, bossué de besaces, s'est planté là, et il regarde. Il a l'air chez lui. Hardi comme tous ceux qui n'ont rien à perdre, il a gravi le perron, il est entré, et le voilà qui demande sa part de cette prospérité. Il la réclame plutôt. (Jamais M. le Curé n'a aussi peu songé à voir son Sauveur dans un pauvre.) Il est vraiment effronté, ce vieux vagabond. Et c'est de l'argent qu'il veut. (Du pain, on lui en a déjà donné.) Or l'abbé n'a pas d'argent sur lui.

« — Tenez, mon brave, voici du beau pain blanc. De l'argent, je n'en ai pas.

— Pas d'argent! a ricané le gueux. Regardez donc votre table, elle en est pleine. »

Et il est reparti, son quignon sous le bras, clopinant, bougonnant, sans se douter de l'aumône royale qu'il

laisse derrière lui, et que M. le Curé de Maillé vient de perdre, en cet instant, le pouvoir de dire « non » à un pauvre.

. . . . . .

Ce soir, à l'église, dans la pénombre, cette forme prostrée devant l'autel, et secouée de sanglots, ce n'est plus M. le Curé Fournet de Thoiré, hôte aimable et beau cavalier, c'est le Père André, « le Bon Père », pris au piège de la sainteté.

***

Dix jours de retraite à Poitiers, pour liquider le passé et préparer l'avenir. Puis, l'abbé a regagné sa cure où tout, maintenant, lui paraît scandaleux.

Ces tentures? Elles feront très bien à l'église. Les meubles, l'argenterie (l'argenterie surtout!), qu'on vende cela à Poitiers et distribue l'argent. Tout semblant de richesse, de confortable, dans le meuble, le vêtement ou la table, est sauvagement pourchassé : il faut que la maison comme la personne du Curé de Maillé soient parmi les plus pauvres de la paroisse.

Dès l'aube, l'abbé Fournet est à l'église, les bras en croix devant le tabernacle, et il est devenu l'hôte habituel des chaumières. Et voici que sa parole s'est mise au diapason : ce sont maintenant des homélies toutes simples, qui plaisent moins aux gens « distingués », mais que le vieil oncle approuve et qui ravissent le sacristain :

« Ah! Monsieur le Curé, au commencement, vous prêchiez si bien que personne ne vous comprenait ; mais maintenant tout le monde sait ce que vous dites. »

Naturellement, tout le monde n'est pas satisfait. Il y a même des confrères qui ricanent. Les mêmes qui trouveront Jean-Marie Vianney un peu fou.

M. le Curé ne reçoit plus. Il fait un repas par jour et le prend à genoux.

*
* *

En septembre 1790, le Curé de Maillé fut mis en demeure de prêter le serment à la Constitution Civile du Clergé. Il refusa. Un an après, François Chrétien, prêtre jureur, venait le remplacer. L'abbé Fournet se retira, avec sa mère et sa sœur, au domaine des Vaux, propriété de son oncle Antoine, ancien curé de Maillé. Il ne cessa pas pour cela son ministère, mais l'exerça dans les fermes et les granges; d'abord à découvert, puis, quand la Législative autorisera l'arrestation des non-conformistes, dans le secret.

Alors commence une vie errante. Le Curé de Maillé change sans cesse de demeure. Le Vendredi-Saint 1792, il a failli être tué d'un coup de baïonnette et noyé. Ce n'est qu'un prélude. La persécution s'organise, violente, directe. « Les réfractaires, a déclaré Thibaudeau, député de Poitiers, sont plus dangereux que les émigrés, les Prussiens et les Autrichiens. »

La chasse au réfractaire est devenue le jeu favori des Gardes Nationaux.

Saint Paul s'est enfui de Damas, en se faisant descendre le long des murs, dans une couffe. Cet exemple est à imiter. L'évêque de Poitiers a rappelé la parole de l'Évangile : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. » Des villes, en France, il n'y en a plus de sûres. On part à l'étranger. Les uns vont en Suisse, les autres en Espagne, plus proche. L'abbé Fournet s'est mis en route dans la première quinzaine de septembre 1792. Il s'embarque à Saint-Jean-de-Luz et débarque à Saint-Sébastien, où il va résider quelque temps.

Il vivra ensuite à Los Arcos, diocèse de Pampelune, où de pieuses familles l'hébergent. Un fait peut résumer l'impression qu'il fit sur les catholiques espagnols : souvent, les gens de Los Arcos l'attendaient, au sortir de l'église, pour baiser ses vêtements.

*
* *

Cependant, en France, les choses semblent s'arranger. Les élections de l'an V ont envoyé aux deux Conseils une majorité modérée; Camille Jordan réclame aux Cinq-Cents la liberté du culte et la suppression du serment; le 7 thermidor, les lois sur les réfractaires sont abrogées. Devant ces signes d'accalmie ce serait peut-être de la lâcheté de prolonger l'exil. L'abbé Fournet a repris le chemin de la France.

Il est parti sans passeport; mais il échappe aux indiscrétions administratives grâce à un petit cheval andalou du caractère le plus original dont lui a fait présent une pieuse dame de Los Arcos. Ce petit cheval est si opportunément ombrageux que le moindre uniforme l'affolle et lui fait prendre le mors aux dents. Peu d'ecclésiastiques tiendraient en selle sur une bête aussi capricieuse; mais le Père André a conservé de sa vie ancienne une excellente assiette; les pires écarts de l'andalou le laissent vissé sur sa selle; et le voici de retour à Maillé.

Hélas ! c'est pour un ministère plus périlleux que jamais. A peine l'abbé est-il rentré que le 18 Fructidor fait reprendre la persécution. Il faut aller vivre caché, avec Mlle Catherine (1), aux Cottés, propriété d'un oncle, puis à la ferme des Marsillys.

(1) Mme Fournet était morte le 13 juillet 1795, au domaine des Vaux, propriété de son fils Pierre, mort lui-même peu après.

On a appris, naturellement, le retour du proscrit, et, si beaucoup s'en réjouissent, plusieurs vont s'acharner à le perdre. Le Père André n'échappe à ses ennemis que par des déguisements variés et une mobilité incessante.

Période mouvementée, période tragique; réconfortante, aussi, avec ses messes dites en secret, dans la grange des Marsillys — dont une poutre évidée sert de tabernacle — au milieu de fidèles venus des quatre bourgs environnants, des fermes isolées, de nuit, à travers champs, tandis que l'un d'eux, à la porte, fait le guet.

Le curé de Maillé circule déguisé en valet de ferme ou en « fagoteur », la serpe à la main, sur l'épaule une fourche. Il a des aventures héroï-comiques. Un jour, aux Cottés, il s'est réfugié dans la salle commune de la ferme; il est assis au coin du feu, habillé en domestique, un vieux chapeau tiré sur les yeux. Entrent deux gendarmes. La fermière, Jeanne Cravenelle, une maîtresse femme, n'a pas perdu la tête : « Entrez donc, messieurs, entrez vous chauffer un brin et boire un verre. » « Et toi », a-t-elle ajouté, en se tournant vers le prétendu valet, va donc un peu faire boire les vaches. Ça vaudra mieux que de te prélasser près du feu, vieux fainéant. » Et, en même temps, elle a allongé à son curé un si authentique soufflet que celui-ci a eu beaucoup de peine à la convaincre, plus tard, qu'elle n'avait pas commis un sacrilège.

Une autre, Mme Merle, de La Puye, avec plus de doigté, n'aura pas moins d'à-propos : des gendarmes sont signalés près de sa métairie, où le Père est caché. « Vite, fourrez-vous là-dedans ! » Le Père, docilement, s'est jeté tout vêtu dans le lit à quenouilles. La femme le couvre d'un drap, allume une chandelle, rabat sa capote et se met à gémir, agenouillée, son chapelet à la main, au chevet du faux mort.

Une autre fois, il a fallu s'enfouir sous un tas de

fumier. Mais le Père, piétiné, suffocant, a failli en mourir.

*
* *

Brumaire met fin à cette vie de bête traquée, sans apporter la paix au Père André. Beaucoup — et des meilleurs — ne comprennent rien aux sacrifices consentis par le Pape pour assurer la reprise officielle du culte. L'abbé Fournet lui-même est hésitant. Sa piété, son austérité naturelle, l'éloigneraient des compromis concordataires; mais la prudence et la docilité l'emportent, et le Curé de Maillé va tourner désormais son énergie à disputer une portion de ses ouailles au zèle du Curé d'Angles, chef exalté de la « petite église ». Symbole de son succès : une des fidèles de l'abbé Perpétue (surnom du Curé d'Angles), Véronique Lavergne, sera une des cinq premières Sœurs de l'Institut des Filles de la Croix.

Le 1er juillet 1805, l'abbé Fournet fut réinstallé officiellement dans sa cure de Saint-Pierre-de-Maillé, à laquelle était réunie l'ancienne paroisse de Saint-Phêle. Il reprit son ministère avec une ardeur que redoublaient les besoins d'une paroisse moralement dévastée, aidée dans sa tâche par celle qui devait être la Supérieure-fondatrice des Filles de la Croix, Élisabeth Bichier des Ages.

Retirée avec sa mère veuve, depuis 1797, dans sa propriété de la Guimetière (paroisse de Béthines), Mlle Bichier avait rencontré le Père André pour la première fois au temps épique de la grange des Marsillys et, frappée de son air de sainteté, s'était mise sous sa direction. Elle va, maintenant, travailler à remettre en état les églises du pays, saccagées par la mascarade décadaire. Puis, pour former une jeunesse chrétienne, elle ouvrira une école à Béthines et donnera tout le temps qu'elle ne consacre pas à soigner sa mère aux visites des pauvres et

des malades. Une fidèle servante, Marianne Guillon, et ensuite deux jeunes filles : Madeleine Moreau et Catherine Gaschard, l'assistent dans ces pieux travaux.

De cet humble groupe de bonnes volontés va naître une florissante maison religieuse, l'Institut des Filles de la Croix, ou Sœurs de Saint-André, dont les cinq premières (Élisabeth Bichier, Marianne Guillon, Véronique Lavergne, Anne Bannier, Madeleine Moreau) prononceront, en février 1807, entre les mains du Père André, leurs premiers vœux de religion.

Leur besogne ne changeait guère : elle s'organisait et s'amplifiait : instruire les enfants, secourir les pauvres, soigner les malades; plus d'enfants, plus de pauvres, plus de malades, au fur et à mesure qu'elles verront leurs forces s'accroître. Bientôt elles vont accueillir vieillards et orphelins. Le 30 octobre 1816, l'Institut sera canoniquement érigé, avec le Père André et Sœur Élisabeth pour supérieurs.

Établies d'abord à Molante, puis à Béthines, puis à Maillé, les Sœurs, devenues trop nombreuses pour ces établissements successifs, se transportent enfin à huit kilomètres de Maillé, à La Puye, resté leur maison principale, où le Père André va les suivre (il a maintenant 70 ans), abandonnant sa cure pour se donner exclusivement à sa fondation.

Le départ pour La Puye eut lieu le 25 mai 1820. On partit en procession, suivi des paroissiens de Maillé, accueilli à mi-chemin par ceux de La Puye, précédés de leur curé; ceux-là si consternés du départ des Sœurs et du Père, ceux-ci tellement ravis de leur venue, que ce contraste des cœurs s'exprima de manière un peu vive et que la cérémonie, qui ne devait comporter que des psaumes et des cantiques, se compléta d'injures (pieuses injures) des gens de Maillé à ceux de La Puye, manifestation

peu liturgique, mais bien flatteuse pour les Filles de la Croix et leur Supérieur.

Vicaire à Maillé en 1779, le Père André en était curé depuis 1781. C'est quarante ans de souvenirs qu'il laisse derrière lui; et quels souvenirs !

Cette même année va le quitter sa sœur Catherine, une sainte fille, dont le rôle effacé se devine capital dans la vie du Père. C'est elle qui, par de tranquilles reproches, a éveillé ses premières inquiétudes et préparé l'éveil. Sa vie n'a pas été moins efficace : elle a fait, depuis le début, ce qu'elle reprochait jadis à son frère d'omettre, dans son ministère ; elle a prêché d'exemple. Elle était riche, elle meurt aussi indigente que les vieillards qu'on recueille à La Puye et, sur sa fin, elle a pu dire : « Tout ce que j'ai tiendrait maintenant dans le creux de ma main. »

*
* *

Il est temps d'observer le Père André à sa tâche — unique désormais — de Supérieur des Filles de la Croix. C'est le meilleur moyen de distinguer les traits marquants de sa physionomie spirituelle.

Jeune vicaire, il aimait la parole, mais l'aimait trop fleurie (on se rappelle l'avertissement mi-sévère mi-plaisant du vieil oncle). Cela est bien passé. Les exhortations du Père n'ont rien de littéraire : méditations à haute voix, qu'il entrecoupe de cris de son cœur. Ayant parlé de la sévérité des jugements de Dieu, il craint d'avoir découragé ses filles, alors il s'écrie : « Vous irez au Ciel, mes chères filles; oui, vous irez au Ciel — mais moi, ô mon Dieu ! je tremble de n'y pas aller avec vous... Ah ! priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. »

Il pourrait passer pour sévère. Il l'est souvent. Comment ne pas l'être quand on voit la grandeur de la règle ?

On pense que le Père André n'a pas fondé une société des Filles de la *Croix* pour leur enseigner qu'on fait à peu de frais son salut et celui des autres. « Le Bon Dieu n'en demande pas tant », vont répétant de bonnes âmes pour qui la morale chrétienne coïncide à peu près avec les principes de la civilité puérile et honnête. Qu'on n'attende pas d'un Père André cette adhésion bonasse à nos faiblesses. Les saints sont des artistes, et les artistes ont des sens exigeants. Cela les rend ambitieux, d'une ambition qui désoriente le gros public. Le gros public, il est toujours satisfait de son travail. Le saint — artiste — poursuit, torturé, un idéal qui le fuit. Vinci passe dix ans sur un tableau et, de dégoût, l'abandonne ; Cézanne, dans le portrait de Vollard, laisse deux coins de toile vierges, de peur d'y poser un ton inexact... Le saint fait mieux : éternel mécontent de son œuvre, il la retouche jusqu'à la mort.

Ainsi, le Père André, ambitieux pour lui-même, veut beaucoup du prochain, et, quand le prochain est une Fille de la Croix, il veut la perfection. Les parents sont parfois moins indulgents qu'un maître, quand il s'agit d'instruire. Le meilleur maître est un peu mercenaire : il fait ce qu'il doit; à vous d'en profiter. Père et maître, le Père André est touché trop au vif des manques de ses filles pour n'avoir pas de vives réactions. Il ne pouvait souffrir l'inattention de son auditoire. L'instruction est pour instruire. Il veillait à ce que chacune écoutât et comprît.

Un jour, il s'interrompt, pose une question. La Sœur, dont les doigts, tout occupés à quelque fin travail, n'ont pas laissé assez libre l'esprit, reste confuse : « Mon Père, je n'ai rien retenu. » Le Père en interroge une autre; une autre encore. Même réponse.

« Ma Sœur, dit-il à la Supérieure, vous ferez couper

demain, dans la garenne, quatre-vingts quenouilles pour faire filer ces filles. C'est un travail qui leur permettra d'écouter. »

Puis, aux autres : « Laissez vos broderies. Notre-Seigneur n'a pas besoin de broderies. »

Et les Sœurs de poursuivre, croyant à une formule oratoire. Mais le Père était sérieux, pour ne pas dire irrité : « Laissez-moi vos broderies, entendez-vous? »

Cette manière d'interpeller son auditoire lui valut une charmante mésaventure. Ayant remarqué deux postulantes qui se chuchotaient à l'oreille, le Père s'arrête brusquement :

« Que dites-vous, mes Sœurs, qui vaille mieux que la parole de Dieu? »

Silence.

« Répondez », insiste le Père.

Alors, rouge de honte et d'effroi, une des jeunes Sœurs balbutia :

« Mon Père, ma Sœur me disait que vous aviez l'air d'un saint, et je lui répondais que c'était vrai, que vous aviez l'air d'un saint. »

Ce coup direct et ingénu à son humilité couvrit le Père de confusion. C'était à son tour de rougir. Il resta un moment sans rien dire, la tête basse, comme un coupable, et ne reprit son instruction qu'après quelques paroles convaincues sur son indignité.

Son humilité fut mise à l'épreuve une autre fois d'une manière tout à fait semblable : le Supérieur du Grand Séminaire de Poitiers, étant venu à La Puye faire une conférence aux Sœurs, commença par ces mots : « Je suis confus d'être dans cette chaire, tandis que je vois à mes pieds votre digne supérieur qui est un saint. »

Cette fois, le Père fit meilleure contenance et, dans sa

spontanéité, son attitude fut encore plus édifiante : il éclata de rire.

*
* *

Les Sœurs comprenaient très bien les exigences de leur directeur. Elles savaient le but qu'il visait et collaboraient avec lui de leur mieux.

« Au confessionnal, a dit l'une d'elles, il était sévère, et voulait nous pousser à la perfection. Il nous renvoyait quelquefois sans nous avoir donné l'absolution, afin de nous exciter à faire plus d'efforts sur nous-mêmes. Un jour, il me demanda si j'étais convertie, et comme je n'osais lui répondre que oui, il me renvoya en disant : *Allons, convertissez-vous et vous reviendrez demain.* Le lendemain, il me fit la même question et je fis la même réponse; il me renvoya encore en m'encourageant; enfin, le troisième jour, il entendit ma confession et me donna l'absolution sur la simple assurance que je n'étais pas convertie, mais que je voulais au moins, tout doucement, travailler à devenir meilleure. »

« Jamais, note la même Sœur, je n'ai été tentée de découragement en raison de la sévérité du Père au confessionnal, et je ne me suis pas aperçue que d'autres aient éprouvé cette tentation. »

Aucun despotisme ne se mêlait à cette sage rigueur. Le Père avait soin que toute liberté fût laissée à ses filles sur le choix d'un confesseur, et lui-même, s'il notait la moindre gêne chez une pénitente, l'adressait à un autre prêtre. Très peu profitaient de cette liberté.

Il voulait chez les Sœurs un abandon total à Dieu. A l'une d'elles, malade, et qui avait montré sa crainte de la mort, il n'apporta pas le lendemain la communion.

« ... Comment voulez-vous, lui dit-il, qu'Il vienne à vous, si vous n'êtes pas disposée à aller à Lui ? »

Il estimait si haut la vocation religieuse qu'il regardait comme une faute chez une Sœur de parler à un malade de choses profanes.

Qu'on n'aille pas, sur ces exemples, en faire un rigoriste guindé : il savait reprendre en souriant et même avec humour. A une jeune Sœur trop gourmande de fruits verts il donne comme pénitence de manger une assiette de cerises mûres. Il n'allait jamais chez les malades que ses poches bourrées de friandises, et les Sœurs en traitement à l'infirmerie étaient sûres qu'il leur ferait envoyer toutes sortes de gâteries. Enfin, il n'était pas ennemi de l'enjouement : il avait organisé à La Puye des séances récréatives auxquelles il se mêlait avec gaieté.

*
* *

Chaque année, de juillet à septembre, avaient lieu, à la maison-mère, des retraites qui étaient le plus souvent dirigées par le Père. Il s'y dépensait jusqu'à épuisement, car, au surmenage normal que lui apportaient les instructions (3 par jour), les confessions et les offices, il ajoutait, pour faire ce temps plus riche en grâces, un redoublement d'austérités personnelles.

Au cours d'une de ces retraites se place un prodige dont la chaîne ne s'est point rompue depuis le jour où Jésus nourrit de cinq pains d'orge et deux poissons les foules de Bethsaïde-Julias, miracle le plus insultant pour la philosophie rationaliste et, à la fois, le plus solidement établi pour l'histoire sans prévention : la multiplication surnaturelle d'aliments :

Cette année-là (1825), la récolte avait été mauvaise et les provisions étaient presque épuisées à La Puye. Il ne restait, à la mi-juin, que trente boisseaux de blé au grenier, de quoi nourrir pendant deux semaines l'effectif

normal du couvent. Que faire ? La solution sensée, c'est de supprimer, pour une fois, la retraite, qui va amener cet inquiétant renfort de bouches nouvelles. Mais les saints n'ont que faire des solutions sensées qui compromettent des intérêts spirituels. « Eh quoi ! ma fille, a dit le Père à la Supérieure, qui lui confie ses craintes, manqueriez-vous de foi ? Allons, écrivez aux Sœurs d'arriver comme d'habitude. Elles auront leur retraite. Dieu pourvoira au nécessaire. »

Et, le lendemain, après la messe, le Père est monté au grenier, et il a aspergé d'eau bénite ce qui reste de grain. (Les saints ont de ces simplicités : ils croient à la puissance de la foi, ils croient à la prière, mais ne négligent pas les plus humbles gestes. Le Sauveur a pris de la salive et de la terre; le Curé d'Ars — à quatre ans de là, à *La Providence*, dans une occasion toute pareille — cachera dans son blé une relique de saint François Régis.) Mais n'épiloguons pas sur les procédés et demandons le résultat à un témoin direct, la Sœur préposée à la garde du blé, dont voici la déposition :

« J'allais chaque jour au grenier pour y prendre les céréales nécessaires et, durant deux mois et demi, c'est-à-dire du commencement de juillet à la moitié de septembre, je puisais à ces deux petits tas — un petit tas de froment et un petit tas d'orge — sans qu'ils parussent diminuer. Je ne puis dire de façon précise combien de temps les Sœurs venues des paroisses sont restées à la maison-mère. J'ai dit que je n'avais pas mesuré les deux petits tas de grain; ils contenaient environ une vingtaine de boisseaux, mais certainement pas quarante ; ce qui aurait duré tout au plus une semaine pour deux cents personnes. Au milieu de septembre, je quittai La Puye, pour aller à Angles, *laissant les deux petits tas de céréales tels qu'ils étaient au moment où le serviteur de Dieu*

*était entré au grenier*. J'ai entendu dire que ces deux tas de céréales avaient continué à nourrir la communauté jusqu'à Noël. »

On trouve, dans la vie du Père, des faits surnaturels en rapport plus direct avec sa personne, des faits de lévitation, par exemple. On le vit, à plusieurs reprises, élevé au-dessus du sol, soit en disant sa messe (à Issy), soit en priant (à La Puye), soit en prêchant le Chemin de Croix (1).

Ai-je besoin de dire que ce pouvoir thaumaturgique n'a pas cessé à la mort du Père? Les guérisons médicalement les plus paradoxales se sont produites à son intercession, et plusieurs ont été reconnues comme miracles au procès *de miraculis*.

*
* *

La meilleure preuve que la sainteté du Père André n'était pas maussade, c'est qu'il avait l'amour de l'enfance. Et non seulement l'amour, mais une révérence, mais un étonnement en sa présence, qui révèlent en lui un fond caché de poésie que n'a connu aucune poëte. Les poëtes, toute leur poésie s'évapore dans les vers. Les saints la cachent précieusement dans leur cœur, et, quand elle s'échappe, c'est une grande flamme éblouissante auprès de quoi les ardeurs des livres sont de pauvres flammèches.

*Nisi efficiamini sicut parvuli...*

La pureté qu'il voyait dans leurs yeux le transportait.

Un dimanche, après vêpres, il rencontre Sœur Marie-Monique qui gardait son petit troupeau d'orphelines dans un pré voisin du couvent :

(1) J'ai, d'après la documentation du R.P. Saubat, exposé et discuté ces faits dans *Lévitation* (éd. du Cerf), p. 162-167, 239-240.

— Que faites-vous donc, ma Sœur ?

— Mon Père, je fais prendre un peu l'air à ces petites.

— « Ces petites » ! Ce sont des anges. Ah ! ma Sœur, adorons le Saint-Esprit dans ces âmes innocentes...

Et, appelant les enfants, et les faisant mettre en rond autour de lui, il se prosterna devant chacune d'elles. (Que les petites filles devaient être étonnées !)

Il était si pénétré de l'éminente dignité de l'enfance, qu'il lui arriva de refuser de bénir des enfants : il s'en sentait indigne et disait que ce serait à eux, plutôt, de le bénir. Pour lui, l'enfance, de même que la pauvreté, était comme un sacrement.

Mais sa manière d'aimer les enfants ne plairait pas à notre temps, qui les aime aussi, ou qui le croit, comme il aime les sculptures nègres, pour ce qu'ils légitiment en lui de sauvage et d'incohérent. Ainsi que le père d'Origène, André Fournet prenait les enfants pour le temple du Saint-Esprit, non pour de petits animaux gracieux ou comiques. Il savait que cette radieuse innocence peut s'évanouir dans le désordre ; il croyait dans la vertu de la discipline :

« Quelques jours avant ma première communion, raconte Hélène Dumonteil, il m'arriva de manquer au silence, au pensionnat, en rentrant de promenade. Le Bon Père, qui se trouvait là, ayant entendu qu'une enfant parlait après que la cloche avait commandé le silence, dit que cette enfant devait être punie et que, si c'était une des premières communiantes, elle serait retardée jusqu'à l'année suivante. Je me déclarai alors et subis la sentence. »

« Je reconnais, conclut la turbulente, que ce retard me fut très salutaire. »

La pédagogie du Père André n'a plus cours. Plusieurs

la trouveront tyrannique. Il est opportun que sa vertu soit rappelée en un temps d'universelle débandade.

*
***

A la suite de son équipée militaire, André-Hubert Fournet avait tenté d'entrer dans un bureau. La Providence l'ayant doué de la plus horrible écriture, un notaire, un commerçant, un financier, successivement, l'évincèrent. « Le petit Thoiré et moi, disait un de ses oncles, écrivons comme les autres effacent. »

« Le petit Thoiré », devenu « Le Bon Père », devait beaucoup écrire. Il le fallait bien, pour porter à ses filles essaimées ses conseils et ses exhortations.

On trouve dans sa correspondance cette chaleur pressante, cette netteté de vue, cet appel à la perfection qu'il y avait dans sa parole. La précision de sa pensée morale donne à cet homme, pour qui la littérature n'avait pas d'existence, une belle fermeté de style. A une Sœur qui lui demande si elle doit s'accuser à son confesseur d'avoir mal pensé de lui, il répond, naturellement, qu'elle n'a pas à s'accuser de pensées sans consentement, et il termine :

« Il faut confesser douteux ce qui est douteux, vrai ce qui est vrai, et porter son âme dans ses mains. »

A ce ton lucide et ferme, dont on trouverait dans ses lettres de nombreux exemples, on sent que ce prêtre effacé, si humble, si prompt à s'accuser d'indignité et même d'incompétence (il a voulu plusieurs fois abandonner sa charge), était un manieur d'âmes.

On l'a accusé de Jansénisme. Outre l'inexactitude théologique, c'est confondre une doctrine et un tempérament. Au surplus, comme l'a noté courageusement Henri Ghéon dans son admirable *Curé d'Ars*, « un saint n'est

jamais libéral ». Le Père André tendait donc, par définition, vers la rigueur; pour lui d'abord. Mais il était incapable d'agir autrement que le désir de l'Église (on se rappelle son attitude au moment du Concordat). Il pousse ses filles à communier :

« Toute notre espérance, écrit-il dans une lettre de direction, est dans la sainte communion... La communion nous change en Jésus-Christ ; elle sanctifie même nos corps en imprimant en nous un germe de la résurrection glorieuse. Tout vient avec la communion. Communiez donc, ma Sœur, communiez souvent, communiez dignement. »

*Dignement.* Il entend que la bonne volonté précède :

« Vivez tous les jours de manière à pouvoir communier tous les jours. »

Tous ne communient pas qui croient communier. Il y en a qui « reçoivent le précieux corps de Jésus-Christ sans recevoir son esprit ».

Il ne suffit pas de communier souvent :

« Les fréquentes communions ne produisent pas d'effet sur un cœur dissipé. »

*
* *

Ces réserves — d'ailleurs conformes aux enseignements courants de la théologie — se comprennent mieux quand on sait quelle netteté de conscience il exigeait chez lui pour célébrer la messe.

Un jour, de passage à Sainte-Maure, en route pour Orléans, avec un prêtre et quelques Sœurs, il se rend chez le curé, de ses amis, pour lui demander à souper. Le curé était au lit, malade; mais il dit à ses hôtes de se mettre à table et d'user à leur aise de ses provisions. La servante, qui ne cachait pas son dépit de voir la maison

envahie par des intrus, les aida le moins qu'elle put, se contentant de leur imposer pendant le repas sa présence passive et rechignée. Cette humeur de bouledogue ne céda qu'au départ, lorsque le Père André, ayant tiré sa bourse, lui donna un pourboire généreux.

Chacun s'était fort amusé du tour innocent joué à la bonne du curé, à l'exception du Père André, bien convaincu d'avoir gravement manqué à la charité et qui, arrivé à Orléans, refusa de dire sa messe avant de s'être confessé.

*
* *

Les saints sont nos modèles par le courage inlassable qu'ils mettent à modeler leur statue intérieure, non par les procédés qu'ils emploient. Ils se connaissent. Ils ont, si l'on peut dire, leurs recettes, leurs « trucs », spirituels, ajustés à leurs besoins. A nous de choisir nos exemples dans les tempéraments qui nous sont analogues.

On peut être saint et se complaire aux fleurs, aux bêtes, à l'eau qui court (on en a vu défaillir d'amour devant une fleur). On peut l'être, et n'avoir gardé qu'un regard intérieur. C'est le cas du Père André. Ce sera celui du Curé d'Ars.

Il mortifiait la curiosité de ses yeux. A Paris, surtout, où il allait les yeux à terre, indifférent non seulement aux frivolités de la rue, mais même aux beautés des églises qu'il visitait. L'église, pour lui, c'était le tabernacle. Il y allait tout droit, sans souci de rien d'autre, et s'abîmait dans l'adoration.

Il n'était pas moins indifférent aux spectacles naturels. « Il passait, dit son biographe, au milieu des paysages, traversait les bourgs, sans donner d'attention aux personnes et aux choses, absorbé dans ses méditations, occupé par le bréviaire. »

C'était sa manière. Les uns se servent du créé comme d'un tremplin; d'autres s'en passent. Affaire de goût et de méthode. Mais, prenons garde de ne pas juger plus sévèrement cette absorption en Dieu que les absences d'un Poincaré perdu dans le calcul infinitésimal.

Les saints, artistes en spiritualité, ne sont pas forcément des artistes tout court. Ils peuvent l'être, et alors ils restent fidèles à l'art et le transfigurent. S'ils ne le sont pas, la couleur de leur spiritualité en est changée. Qu'un Père André reste insensible aux charmes du gothique, ou de la campagne poitevine, il faudrait, pour s'en scandaliser, croire qu'en ce mépris gît sa sainteté.

*Aucun* saint, pourrait-on dire, n'est un modèle dans ses biais. Ils sont *tous* nos modèles par leur commun héroïsme.

*
* *

Les délicats, de même, dédaigneront les cantiques qu'aimait le Père André, cantiques aux rimes aussi facilement riches que celles des commandements de Dieu et de l'Église. C'est que les saints, au dedans, sont de grands poëtes : ils ont la fraîcheur des enfants et l'émotion à fleur d'âme. A nous, grossiers, il faut les épices d'un art savant ou astucieusement simple. Gérard Majella tombe en extase en écoutant un vieux mendiant nasiller sur sa flûte un air populaire, parce qu'il lui rappelle les paroles :

*Il tuo gusto e non il mio,*
*Voglio solo in Te, mio Dio,*

dont chacune est la note même qui sonne aux fibres de son cœur.

Ainsi le Père André. Quand il entonnait :

*Prête l'oreille, ingrat pécheur,*
*C'est ton Dieu qui t'appelle,*

pouvait-il trouver banale ou vulgaire cette allusion à un appel qu'il entendait si bien ?

*
* *

Le Père André n'instruisait pas seulement par ses paroles, par ses prêches, par ses lettres, par sa vie, il prêchait encore par son attitude : qui l'avait vu, face au tabernacle, les bras crucifiés, le front au sol, se sentait étrangement affermi.

Sa dévotion au saint Sacrifice était extrême. Il s'attardait amoureusement aux formules de la messe qu'il ne pouvait terminer en moins d'une heure et demie, parfois deux heures. Puis, l'ayant dite, il lui arrivait d'en entendre plusieurs, jusqu'à dix.

La grandeur de son rôle à l'autel l'épouvantait : un matin, à La Puye, il dit aux Sœurs réunies qu'il ne pouvait, dans son indignité, leur dire la messe. Après quelques instants devant le Saint-Sacrement, il se ressaisit, et fit rappeler les Sœurs.

Il ne faut pas, devant ces faits, que le mot d'*exagération* nous vienne à l'esprit. En tout cas, il ne faut pas nous y arrêter. Les violences des saints expriment des sentiments dont l'intensité nous est étrangère. Nous penchons à juger leurs gestes excessifs parce que chez nous — si nous les faisions — ils dépasseraient, en effet, nos sentiments médiocres.

Il faut en dire autant de cette humilité que nous avons peine à comprendre, après tant de triomphants travaux.

Comme tous les saints, le Père André se trouvait lamentablement inférieur à ceux qui l'entouraient. « Ah!

s'écriait-il un jour, *je ne suis qu'un vieux sacrilège !* » Le mot serait comique si nous ne sentions la part d'effrayante vérité qu'il y a dans la coulpe battue sur cette sainte poitrine. Le saint se voit indigne, misérable, ingrat, parce qu'il se juge à la lumière des faveurs divines. Et ce tableau de vie parfaite qu'il peint chaque jour à petites touches, il le voit toujours si loin du modèle ! Comment ne serait-il pas parfois désespéré ?

*
* *

Comme tous les saints encore, le Père André vécut étonnamment la vie hiératique de l'Église. On était frappé de l'expression que prenait sa figure suivant les mystères célébrés ; rayonnant d'allégresse dans les fêtes où l'Église se réjouit, il semblait, dans la Semaine sainte, accablé de tristesse.

A cette vie liturgique il superposait ses dévotions personnelles, notamment le Chemin de croix qu'il faisait chaque jour et prêchait tous les vendredis avec beaucoup de feu.

Parmi les dévotions qu'offre l'Église à nos préférences, nous faisons un choix. Les saints sont de grands affamés : ils choisissent tout.

De même, la soumission à la volonté divine est professée quotidiennement par tous les chrétiens; mais avec quelle crainte d'être pris au mot le fidèle moyen formule le souhait du *Pater* ! Comme il voudrait que cette Volonté, dont il demande l'accomplissement, soit une volonté de bienveillance temporelle. Pas le saint. Pas un Père André. Ils connaissent trop bien leurs intérêts.

En 1830, le choléra faisait de grands ravages dans la région de La Puye. Sœur Élisabeth, pour implorer la protection de la sainte Vierge, avait collé sur chaque

porte du couvent une vignette portant ces mots : « O Marie, conçue sans péché, protégez-nous ! » Le Père ajouta au crayon : « Obtenez-nous le choléra, s'il plaît à Dieu de nous purifier de nos fautes par ce fléau. »

*
* *

La parole d'un pauvre a soudain orienté le Curé de Maillé vers la voie étroite; à la pauvreté il a demandé sa première règle de vie ; aux pauvres il a songé en fondant son institut; aux pauvres ont appartenu sa personne et ses biens. Les pauvres, il les honorait tant qu'il quittait aussitôt la personne à qui il parlait, dans la rue, si un pauvre venait à passer. Il rougissait du riche devant le pauvre.

Si on demandait au Père André dans quelle limite il fallait faire la charité, il répondait qu'il n'y avait pas de limites, qu'il faut donner sans compter. Sa règle était, à la lettre, de se dépouiller pour l'indigent. Celui qui avait jadis, par impatience ou légèreté, refusé une pièce de monnaie, ne savait plus rien refuser. A qui lui demandait, à l'improviste, dans la campagne, il donnait ce qu'il avait sur lui : ses vêtements, ses chaussures, son linge. Le Père André ignorait nos sages distinctions entre pauvres méritants et non méritants. C'était un mérite toujours suffisant à ses yeux que d'être pauvre. On cite de lui des faits déconcertants :

Une femme sonne à La Puye pour demander l'aumône. Le Père prie la Sœur de lui donner une pièce d'argent. De nouveau la femme sonne; elle voudrait du vin pour son mari malade. La Sœur donne une bouteille. Quelques instants après, nouvelle demande. Le Père donne un morceau de pain blanc (une rareté à La Puye, en ce

temps-là). Une quatrième fois, la femme revient et demande quelque linge, pour se couvrir : la roublarde a enlevé son fichu et dit qu'elle n'a rien pour se couvrir. Le Père lui fait donner un mouchoir blanc sur la belle douzaine que Sœur Élisabeth vient de lui préparer. Mais il a compté sans l'astuce ménagère des femmes. Sœur Élisabeth, navrée de voir sa douzaine dépareillée, retrouve la mendiante et troque le mouchoir blanc contre deux mouchoirs de couleur. La naïveté du Père lui semblait passer les bornes permises; elle le lui fit entendre, parlant sans ménagements de la supercherie de cette femme, qui avait abusé de sa débonnaireté. Mais le Père la réprimanda, disant qu'il était mal de parler ainsi des pauvres et qu'il fallait leur donner toujours ce qu'ils demandaient.

Une autre fois, il hébergea et vêtit un malfaiteur déguisé en prêtre que la Mère Supérieure encore vigilante lui avait signalé comme suspect. Il voulut même le faire reconduire à Poitiers. Comme la voiture s'engageait dans un bois, le faux prêtre sauta à terre et s'enfuit.

Ces anecdotes sont instructives. Elles nous apprennent l'idée que se fait ce saint de la charité. Ici, de nouveau, nous trouvons cette « exagération » qui est, si l'on veut, la marque de la sainteté et par où elle agit plutôt comme un ferment que comme un exemple pratique dans le détail de l'existence. Le saint n'est pas raisonnable. Il ne veut pas être dupe de sa raison, il ne connaît que son cœur.

« Cette roublarde », disais-je plus haut de la mendiante. A y regarder de plus près, ne serait-ce pas le Père André qui est le roublard? Peu lui importe d'être trompé. Tant pis pour la femme, si elle le trompe ! Lui, il fait tranquillement son métier de saint. Et il sait mieux que nous ce qu'il fait, car qui nous dit que son infatiga-

ble compassion n'a pas fait poindre dans la pauvre âme obscurcie l'aube d'une vie nouvelle?

Le saint ne peut être exploité. Il habite un monde où l'on n'est jamais exploité. La seule exploitation imaginable, c'est l'exploitation spirituelle du pauvre indigne par le saint...

A Sœur Sainte-Marthe, sollicitée par des malheureux, et qui lui demandait ce qu'il fallait donner, le Père, sur son lit de mort, répondit :

« A pleines mains, ma fille, sans compter. »

Quelle belle devise !

*
* *

Les saints ont connu des combats effroyables. Leur fin est sereine comme un beau soir de juin.

La crainte du jugement qui a fait trembler cet homme tant qu'il a fallu le pousser plus haut, elle l'a quitté, maintenant, au terme du voyage.

Son confesseur lui a demandé : « Mon Père, n'avez-vous rien qui vous fasse de la peine? » Et il a répondu : « Oh ! non, je n'ai rien. »

Déjà, à un jeune prêtre qui le veillait et qui croyait devoir lui demander si rien ne l'inquiétait, il avait dit : « Non, mon fils, je suis en paix. »

*
* *

Alors, par la campagne, s'est répandue la nouvelle, sous cette forme populaire — *vox Dei* — : « Le Saint est mort ! Le Saint est au Ciel ! »

Le même jour, mardi, 13 mai 1834, à cinq heures du soir, à Aucy-le-Franc, dans l'Yonne, Sœur Honorine, Su-

périeure des Filles de la Croix, Sœur Saint-Prix, Sœur Saint-Philibert, et Irma Hugo, postulante, aperçurent dans le ciel, sur la colline de Brise-Cou, la croix en X de saint André, surmontée d'une étoile.

Quelques jours après, la lettre annonçant la mort de leur Supérieur confirma — plutôt qu'elle ne l'apprit — aux quatre Sœurs le sens de cette épiphanie.

Olivier Leroy.

# Le Père Léonce de Grandmaison

## (1868-1927)

En 1906 le Père de Grandmaison écrivait dans les *Études* deux articles sur un de ses auteurs favoris : « John Henry Newman, considéré comme maître ». La conclusion put paraître sévère aux fervents de Newman, nombreux alors plus encore qu'aujourd'hui.

« Psychologue admirable de finesse, initiateur hardi et fécond, écrivain que les meilleurs juges mettent au premier rang des prosateurs anglais, il restera le maître préféré de beaucoup d'âmes religieuses et inquiètes, plus avides encore de réconfort que de lumière. » Mais *maître* au sens plénier et sans restriction, non, il ne l'était pas : « Newman n'est pas un formateur : trop personnel, trop incomplet, trop subtil et, si j'ose dire, trop fluent pour donner une assiette stable et de grandes lignes assurées à l'esprit des commençants.

Plus qu'une judicieuse étude, plus qu'une appréciation sereine d'un homme « dont on ne peut presque parler sans passion », c'était sans doute une méditation très personnelle sur son propre rôle de *formateur* que nous livrait le professeur de théologie fondamentale en la maturité de ses trente-cinq ans. Dans la plupart des traits où sa sincère admiration et son évidente sympathie proclament la maîtrise partielle de Newman, le Père de Grand-

maison pouvait, devait reconnaître une indication de ses propres dons : « Il excelle à éveiller les âmes engourdies dans la routine d'une religion tout extérieure ; il anime puissamment des esprits déjà formés mais portés au simplisme, en leur révélant la complexité, la profondeur des notions et des actes religieux déjà possédés et accomplis par eux; il excite le théologien en le confrontant avec les difficultés majeures et le met sur la voie des solutions meilleures. Par-dessus tout c'est un homme, un homme pensant, aimant et souffrant, cherchant et tâtonnant, se mêlant enfin si intimement à ce qu'il écrit qu'on a l'impression directe, le contact douloureux de sa personnalité. »

De ce portrait la dernière touche devient inquiétante, et l'auteur le note aussitôt : « Ce don redoutable de se mettre tout entier dans son œuvre a souvent sa rançon qui est de n'y mettre que soi. »

C'était de quoi dans le rôle de formateur, que l'obéissance lui confiait, il devait lui-même se garder. Nous verrons s'il y réussit pleinement.

Rôle de *guide intellectuel*, d'entraîneur, de chef d'équipe si l'on veut : ce sont les termes qui, à défaut d'autres, suggèrent le mieux l'action à la fois étendue, profonde et bienfaisante de sa vie.

Il eût répudié le titre de *maître*, non seulement par respect de la lettre de l'Évangile, mais pour sa solennité, son allure officielle. Professeur de théologie, dans toute la mesure permise par sa charge, il aimait faire figure de frère aîné plus que de docteur. Certains de ses élèves furent dès le temps de leurs études ses collaborateurs; et, s'il fut lui-même à quelque degré disciple d'un contemporain, ce fut sans contredit d'un élève de la première heure, le regretté Père Rousselot. Du maître humain il eût surtout renié toute prétention à mettre sur les esprits

sa propre empreinte : c'eût été à sa guise profanation, empiétement sacrilège sur les droits du seul *Maître*.

Mais *ami* qui conseille en s'informant lui-même, qui ouvre des voies, redresse au besoin, toujours à la disposition de tous pour faire profiter de sa science, de son jugement, de ses suggestions en tous ordres, ami qui rassure et soutient, c'est à quoi il prétendit uniquement et ce qu'il a réalisé pour un grand nombre.

Initiateur, il le fut : et son rôle de guide le suppose. D'autres à côté de lui le furent également, supérieurement peut-être. Controversiste : la nécessité l'y engagea. Un Portalié, un Le Bachelet, parmi ses frères et pour ne citer que des morts, l'ont surpassé pour la sûreté du jeu ou la puissance de l'attaque ; comme dans l'exposé proprement théologique on trouverait ailleurs plus d'harmonie dans les lignes, plus de netteté dans les arêtes. Mais l'ensemble des qualités d'un guide qui met en confiance, stimule et modère à la fois, en qui une génération se reconnaît en même temps qu'elle regarde vers lui pour s'orienter : nul ne les réunit au même degré. Ce fut *son don*.

Ajoutons qu'une réussite parallèle en sa vie spirituelle unit au maximum de développement de tous les dons humains la primauté sans réserve du surnaturel, rangeant au service de Dieu seul la nature la plus riche et la culture la plus étendue. On devine déjà que de cette réussite la connaissance, l'amour et, suivant le mot de saint Paul, le revêtement de l'Homme-Dieu fut le secret.

Parmi les qualités naturelles qui le préparèrent à son rôle, la principale fut sans doute son don de sympathie. Elle portait le jeune homme, non sans quelque exubérance, vers toutes les formes de la beauté ou de l'activité

noblement humaine; elle resta jusqu'au bout le charme de l'accueil fait par le Supérieur, Conférencier, Directeur de Revue, à chacun de ses visiteurs. Loin de sentir, comme si souvent, le grand homme absent ou poursuivant son idée, on avait l'impression que, tout occupé de votre cas, il n'avait vraiment qu'à vous recevoir comme l'hôte attendu, souhaité. Ainsi Jésus sans doute sur la margelle du puits de Jacob.

Car à pareil don de soi l'inclination de nature ne suffit pas. Le mérite du Père, celui de ses directeurs et de ses maîtres (le Père de Maumigny, le Père Longhaye), fut de ne pas éteindre la flamme, de lui donner seulement en Jésus-Christ l'aliment qui, la purifiant, l'épanouirait au mieux. Une ascèse persévérante en réduisit tout ce qu'elle eût comporté de trop sensible ou de capricieux. Tandis qu'obligé d'aller prendre quelque repos dans le Midi, il se refuse la satisfaction de s'y rencontrer avec un ami très cher, il se met le plus naturellement du monde à la disposition des étrangers de passage pour une visite dans Paris.

Ainsi la sympathie naturelle peu à peu devient charité, amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur cherché et reconnu dans le plus humble, le plus coupable, ou le plus indiscret.

A cette pénétration sympathique des âmes nous devons quelques-unes des meilleures pages, sinon des plus connues, que le Père ait écrites, les quelques Notices dispersées dans les *Études*, les *Recherches*, ou nos archives de famille sur son ancien recteur le R. P. Vignat, et sur les Pères Rousselot, Roiron et Bouvier, ses anciens élèves puis collègues, enfin l'incomparable portrait du *chef* où il fixait le souvenir de son frère aîné le général Louis de Grandmaison.

La variété même des figures témoigne de son aptitude à comprendre et à se mettre en résonance avec les âmes les plus diverses. Si, dans la galerie, le Père Rousselot est bien l'*homo unanimis*, nuls talents ne furent respectivement plus opposés au sien que ceux du Père Roiron ou du Père Bouvier.

Ce dernier fut pourtant une découverte du Père. C'est lui qui, sous la timidité où s'abritait et se diminuait ce travailleur de premier ordre, le dévoila à ses Supérieurs, le leur désignant comme son meilleur successeur dans la chaire d'apologétique, puis, utilisant son incroyable énergie, l'orienta vers les congrès et semaines d'Ethnologie religieuse dont il devint le secrétaire et en bonne partie l'organisateur.

Enfin la même sympathie, qui lui attirait les âmes qui se sentaient comprises, fut la force et, çà et là, la faiblesse de sa polémique. L'adversaire lui aussi était compris. N'est-ce pas là première condition pour que la réponse porte ?

Serait-ce erreur que de signaler encore, comme préparation à diriger les autres, le souci de se faire diriger ? Le Père de Grandmaison le porta à un point qui dépasse sans doute de beaucoup la moyenne des bons religieux. Humilité, docilité au Saint-Esprit : c'est ce qu'il l'inspirait d'abord. N'y a-t-il pas trouvé par surcroît une assurance de premier ordre pour sa doctrine et toute son attitude ; n'y a-t-il pas aussi, en se faisant disciple, mieux appris, — science précieuse au maître, — la psychologie du disciple ?

Une préparation plus matérielle, mais indispensable, s'ajoute, celle de la science positive : science sérieuse et bien à jour s'étendant à toutes les disciplines qui intéres-

sent la Religion. A cette préparation contribuèrent à souhait ses années d'enseignement (1899-1908).

Années fécondes entre toutes. Lorsque, près de vingt ans plus tard, à la veille de publier son *Jésus-Christ*, le Père le comparait au travail publié en 1912 dans le Dictionnaire d'Apologétique, il avait l'impression d'une œuvre entièrement renouvelée, « bien au-dessus non seulement comme science (j'ai tout repris, corrigé une quantité d'inexactitudes), mais comme portée, du mémoire qui lui sert de fonds ».

Impression d'auteur, pour qui la dernière mise au point prend de l'importance à la mesure du travail et de la patience qu'elle exige. En réalité, sauf peut-être une position plus décidée sur la manière d'envisager l'Apologétique sur laquelle nous aurons à revenir, pour un élève de l'année 1907-8 l'édition définitive n'ajoutait rien de bien substantiel à l'enseignement du professeur.

C'est dire qu'avant d'atteindre un public plus étendu, son action formatrice s'exerçait déjà profonde sur un auditoire restreint, mais destiné à la multiplier. Et ces auditeurs jugent sans doute qu'aux deux volumes si pleins de choses manque pourtant la vie de l'enseignement oral.

Rien de moins doctoral que ces cours, dont on savourait par avance l'intérêt, dont on sortait non seulement instruit, mais ouvert, stimulé, en goût de travail et de connaissance meilleure de l'unique Objet, vers qui tout s'orientait sans effort, avec richesse et plénitude. Sa science si sûre et si étendue lui assurait une singulière autorité : mais science maîtrisée et nullement encombrante, science humaine non purement livresque.

S'il dressait en un tableau de quarante à cinquante noms tout un petit parlement des critiques et exégètes alors en vue, distribués en catégories variant de l'extrême-

gauche radicale à une droite modérée, on sentait que chacun de ces écrivains, qui n'était guère pour nous qu'un nom, une étiquette, lui était un personnage bien vivant et souvent familier.

Les développements jaillissaient abondants, suggestifs, illustrés d'un souvenir d'histoire, d'une image familière, d'un exemple vécu, d'une page de *scholar* anglais lue à même le texte en une traduction improvisée, pleine d'imprévu. Un geste achevait au besoin la phrase interrompue.

Pour canaliser tout cela, une courte rédaction soignée, pratiquement dictée par paragraphes, permettait à tous de garder la substance et de se retrouver aisément parmi cette richesse.

Le charme était dans la bonne grâce à peine maniérée, l'abandon sans laisser-aller, la manière humaine, courtoise, de traiter l'adversaire. Parfois, d'autant plus prenantes qu'elles étaient plus rares et contenues, des montées d'indignation en face de l'évidente mauvaise foi; ou bien discrète, comme volontairement comprimée, l'émotion de la rencontre avec le Maître ou d'une de ses paroles pénétrant jusqu'au cœur.

Cette même manière, légèrement adaptée à la variété des circonstances, devait lui conquérir les auditoires les plus divers. Nous aurions aimé apprendre du Père Lebreton le succès des catéchismes au patronage Saint-François-Xavier. Celui d'une intervention au *Club du Faubourg* en un débat sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus témoigne assez que les milieux cultivés n'étaient pas seuls à apprécier les richesses anciennes ou nouvelles que, sans recherche d'aucune sorte, avec le seul souci d'ordonner suivant un canevas facile à suivre au profit de ses auditeurs, le bon père de famille tirait du trésor de sa science et de son cœur.

Ce fut cependant auprès des élites que s'exerça surtout

son apostolat. Son caractère, ses aptitudes, sa formation, l'y destinaient.

Nous ne dirons rien des visiteurs qui venaient chercher place Saint-François-Xavier direction pour leur âme : sur pareil sujet la discrétion de l'entourage ne saurait jamais trop répondre à celle qui lie le confesseur.

L'action du Père sur les milieux des grandes écoles est au contraire chose publique. Un chiffre cité par le biographe suffit à en révéler l'étendue et la profondeur. Au lendemain de sa mort huit cent cinquante élèves ou anciens élèves des Écoles polytechnique et centrale ont offert chacun une communion, un chapelet, d'autres suffrages pour l'âme de celui qu'ils reconnaissaient comme leur bienfaiteur spirituel.

Sur deux autres groupements cette même action s'exerça plus continue : celui de l'*École normale supérieure* de Sèvres et l'*Association Saint-François-Xavier*.

Ce fut pendant la guerre que le Père de Grandmaison fut pour la première fois mis en rapport avec le milieu visiblement en défiance des Sévriennes. Par quelle initiative, avec quelle espérance médiocre de succès, à quelles conditions onéreuses et presque humiliantes il accepta, déjà surchargé de travail, de donner la retraite à cinq, puis à sept volontaires, tout cela nous est raconté brièvement, mais nous ouvre un jour suffisant sur les difficultés de l'entreprise. Après des débuts plus que modestes, la *conférence Saint-Michel* était établie et groupait chaque mois de trente à trente-cinq auditrices de diverses religions, avides d'entendre parler de Jésus-Christ, tandis qu'une messe matinale unissait autour de son autel le groupe catholique.

Quant à l'Association Saint-François-Xavier, elle fut, parmi toutes les œuvres extérieures auxquelles le Père se dévoua durant les quinze dernières années, celle à la-

quelle il consacra le plus de son temps et de ses forces. Il en rédigea les Constitutions, complétées par des notes sur la *Physionomie de l'Association* et commentées dans ses conférences régulières, ses retraites et triduum. Aussi porte-t-elle plus que toute autre la marque de son esprit et de sa manière. Association d'apostolat par l'éducation, conçue en dehors du cadre canonique de la vie religieuse, à une grande souplesse et liberté de vie extérieure, à un riche développement de vie intellectuelle elle unit le sérieux d'une vie intérieure intense, à base de fidélité à l'Esprit-Saint, d'abnégation et de dévouement dans l'action. Les collèges de Neuilly, d'Amiens, de Marolles et la nouvelle fondation Sainte-Marie sur l'avenue du Maine à Paris témoignent de la fécondité et des succès de l'œuvre.

En dehors de l'action sur ces élites et à part d'assez nombreuses conférences sur des sujets de littérature ou d'actualité religieuse, la grande œuvre du Père de Grandmaison, qui lui permit peu à peu d'atteindre directement un public de dix à douze mille abonnés et lui assura par son influence indirecte une situation hors pair, ce fut la direction des *Études*.

Ce que supposait d'activité, de clairvoyance, de prudence et de savoir-faire le poste que lui confiait l'obéissance au sortir de ses calmes années d'étude et d'enseignement, le nouveau Directeur l'entrevit sans doute. Il ne prévoyait pas à coup sûr les quatre années de guerre durant lesquelles il maintint malgré tout sa revue ni bien des à-côté de sa charge qui devaient singulièrement l'alourdir.

Il se mit à l'œuvre, et bientôt se manifestait son impulsion. La petite équipe de rédacteurs se sentait soutenue, suivie, guidée, unie en une concorde et une fraternelle collaboration qui a toujours fait depuis vingt ans, témoi-

gne le Père Lebreton, la note et le charme incomparable de la maison. Lui-même ne ménageait pas sa peine et prenait bien plus que sa part des besognes ingrates : travail de correspondance, de révision, de correction et de toilette des articles. « Je stoppe assez bien », disait-il joliment, et ce lui était prétexte à s'attribuer la tâche dont si rarement les bénéficiaires vous savent gré. En dehors d'elle le Père s'assurait de précieux concours. Des chroniqueurs compétents tiendraient au courant du mouvement des idées sur les principales questions religieuses, Ancien et Nouveau Testament, Religions babylonienne et assyrienne, Religions d'Extrême-Orient, découvertes archéologiques, en même temps que des essayistes distingués devinés par lui et maintenus par son goût très sûr assuraient l'agrément des lecteurs. L'horizon s'élargissait : un air de jeunesse circulait, comme une sève de printemps dans la ramure engourdie.

Bientôt un plant nouveau s'élevait et dès les premières années témoignait de sa vigoureuse vitalité. Laissant aux *Études* leur allure de plus en plus affirmée de revue d'intérêt général, les *Recherches de science religieuse* se proposaient d'aborder le côté plus technique des questions religieuses et d'offrir aux travailleurs l'occasion de proposer leurs découvertes, de soumettre à discussion leurs idées.

Tout cela n'allait pas sans peine ni sans difficultés. On était en pleine crise moderniste, et pareilles initiatives devaient fatalement être en butte aux critiques des timides et aux soupçons des malveillants.

Aujourd'hui le recul nous permet sans doute de porter un jugement plus équitable. Que penser des reproches formulés parfois sur son manque de fermeté dans l'affirmation de la doctrine, sur ses ménagements à l'égard des adversaires de l'Église ?

Avouons qu'il n'avait pas le tempérament d'un justicier. Pour remplir ce rôle, que réclame parfois la conscience chrétienne, n'aurait-il pu recourir un peu plus souvent à une plume plus vigoureuse? Celle qui, à l'adresse des exploiteurs d'orthodoxie, semeurs de défiance et de zizanie parmi les catholiques, rédigeait le 5 janvier 1914 l'article intitulé *Critiques négatives et tâches nécessaires*, eût facilement défendu, — elle l'a montré, croyons-nous, — sur le même ton de fière décision les droits d'un intégrisme romain de bon aloi.

Il est facile après coup d'exprimer des regrets.

Ce qui est plus difficile, c'est dans la lutte cette sérénité même dont on lui fait grief ; cet extrême souci de n'être pas injuste à l'adversaire, de pousser à bout ce « présupposé » des Exercices de saint Ignace qui jusqu'à l'évidence du contraire admet chez l'interlocuteur la bonne foi et cherche à le faire s'expliquer ; ce dégagement de tout intérêt, de tout esprit de parti, qui évite avant tout de donner à la défense de la vérité l'apparence d'une question personnelle.

Cela peut donner sur le moment l'impression de tiédeur dans cette défense. Après coup on reste étonné de voir combien les jugements du Père de Grandmaison demeurent et la valeur que garde après quinze ou vingt ans sa controverse.

A part peut-être quelques pages de guerre, qui elles-mêmes parurent alors d'une excessive modération, il n'en est guère, croyons-nous, qu'un recueil de mélanges dût laisser tomber pour l'honneur de sa mémoire.

Sur le *Christ de Monsieur Harnack*, sur l'*Évangile et l'Église*, sur *Orpheus*, des pages sont écrites sur lesquelles il n'y a pas à revenir. De tous ceux qu'il eut à réfuter le baron de Hügel fut sans doute traité avec le plus d'égards. Le Père de Grandmaison, si soucieux de n'étein-

dre pas la mèche qui fume encore, se sentait-il un peu désarmé en face de cet esprit d'inspiration manifestement élevée en même temps que d'une perspicacité si aiguë parmi bien des chimères et des compromissions ? Même à son sujet cependant l'essentiel est dit et bien dit. Malgré tous ses flirts avec l'hérésie, le vieux baron demeura jusqu'au bout dans l'Église. Ne le dut-il pas en partie à ceux qui évitèrent de le pousser dehors par leur brusquerie ?

Ainsi chez le Père le souci des âmes rejoignait-il celui du bon ton pour adoucir les polémiques. S'il y eut quelque excès, ce fut le fait d'une âme naturellement haute et bonne, en aucun cas manque de loyalisme ou fléchissement sur les principes. En toute occasion décisive, Ralliement, Action française, il fut d'emblée, sans la moindre hésitation, pour l'entière docilité. Si quelque mesure doctrinale put l'étonner ou le peiner d'abord, même en ce cas les Supérieurs savaient à qui s'adresser pour remettre d'aplomb une jeunesse scolastique trop vivement émue. Et c'est bien d'abondance, de l'abondance du cœur, qu'en une improvisation magistrale à la *Semaine des écrivains* de 1921, en affirmant les bienfaits du magistère et des barrières qu'il nous oppose, il ramenait au calme et à la sagesse le branle-bas suscité par Paul Bureau.

Ce que nous disons de ses propres écrits il faut le dire, proportion gardée, de l'ensemble des articles publiés sous sa direction. Cette direction fut efficace. Non seulement il développa la revue, mais discrètement, avec sa souplesse et sa largeur de vue, il marqua fermement son orientation et dirigea son public sans se laisser entraîner.

Assurons-nous-en en rappelant les points de direction et les résultats plus caractéristiques de son influence.

Il fut, comme professeur, l'un des ouvriers du mouvement de retour à un *thomisme* plus fervent et plus fidèle. S'il n'eut guère en son Cours d'Apologétique à prendre ouvertement position, ses tendances, ses encouragements et ses sympathies furent toujours en ce sens.

Il fut un des premiers à signaler l'*erreur moderniste*. Avant même la condamnation il avait discerné sous-jacent à toutes les témérités d'exégèse, d'histoire ou de théologie, un fonds d'agnosticisme ruineux. C'est lui qu'il décelait dès 1903-4 avec inquiétude chez Alfred Loisy, avec indignation chez Auguste Sabatier, avec fermeté non dans les intentions mais dans le texte de l'article d'Edouard Le Roy intitulé : « Qu'est-ce qu'un dogme ? »

Aussi l'encyclique *Pascendi* ne lui fut-elle pas un étonnement, mais une libération. Le sentiment d'admiration reconnaissante qu'il en conçut pour Pie X devait s'exprimer plus d'une fois, et d'une façon spécialement émue dans l'article nécrologique qu'il consacra au grand Pape. Mais, comme au temps de saint Pie V se poursuivait après la condamnation de la Pseudo-Réforme l'œuvre essentielle de l'authentique réforme de l'Église, le Père de Grandmaison jugea que sous Pie X, après la condamnation du modernisme, s'imposait, tâche positive, le renouvellement de la science religieuse catholique.

C'est par ses frontières de l'exégèse, de la philologie, de la critique textuelle et historique, que le domaine proprement religieux s'était laissé envahir. Trop peu formés à ces disciplines, ignorant à peu près tout de l'histoire des religions, les catholiques en étaient réduits à accepter sur ces terrains les conclusions le plus souvent tendancieuses de leurs adversaires : d'où danger pour leur foi, déshonneur pour l'Église.

Dès 1903 le Père adressait à son Général un mémoire sur l'opportunité d'appliquer à l'étude des sciences positives un certain nombre de jeunes religieux ; et le R. P. Martin, tout en signalant les difficultés d'exécution et les conditions de prudence qui s'imposaient dans la réalisation du projet, déclarait en sa réponse : « Je n'ai rien trouvé dans les vues générales de votre note que je ne croie vrai. » C'est cette même préoccupation qui devait amener quelques années plus tard la fondation des *Recherches* dont nous avons parlé. C'est elle encore qui, sous l'influence décisive du Père de Grandmaison, décida de l'orientation du Père Frédéric Bouvier vers l'étude de l'histoire des religions et fit de lui le premier et principal collaborateur du Père Schmidt dans la création et l'organisation des *Semaine d'ethnologie religieuse.*

Ces indications suffisent à montrer sa place dans le renouveau des études religieuses parmi les catholiques. Si par ses travaux personnels, son *Jésus-Christ* surtout, il se classe au tout premier rang, non des défricheurs et spécialistes, mais des savants les plus au fait du mouvement contemporain des sciences proprement religieuses et des sciences annexes, il a par son influence persévérante, sa grande autorité, son esprit de collaboration avec ses propres frères et avec les religieux d'autres ordres (R. P. Schmidt, — R. P. Janvier pour la fondation des *Nouvelles Religieuses*), contribué grandement à allumer et entretenir la flamme parmi les catholiques.

Si nous ne sommes plus trop démunis aujourd'hui en fait d'ouvrages et de revues catholiques, si nous avons en partie rattrapé l'avance protestante et sur bien des terrains poussé l'exploration, nous le devons au petit groupe de ceux qui, en face des défections modernistes, des incompréhensions ou des paniques d'un bon nombre, rendirent confiance à la science catholique. De ce groupe

le Père de Grandmaison fut un des inspirateurs les plus autorisés.

En *Apologétique*, qui fut principalement sa partie, son action fut surtout, semble-t-il, de ramener une méthode abstraite, trop étroitement scientifique et desséchante, à une initiation vivante, autant dire à l'Évangile de Jésus-Christ.

« Évangéliser Jésus-Christ », en porter la bonne nouvelle, la connaissance à l'intime des cœurs en même temps que des intelligences, tout ramener à sa Personne, la Personne du Fils Unique de Dieu, ce fut la méthode apologétique des Apôtres : c'est à quoi de façon ou d'autre il faut toujours revenir.

En cette présentation de Jésus-Christ on crut bon au siècle dernier de procéder suivant la progression d'une logique rigoureuse mais artificielle, présentant d'abord Jésus-Christ exclusivement comme l'envoyé de Dieu, chargé d'un message de salut, dont l'Église fondée par Lui est l'authentique dépositaire. De l'Église seulement on attendait l'affirmation de sa Divinité.

Outre l'illusion suggérée de trouver la foi au bout d'un syllogisme, la méthode avait le tort de diviser et comme de disséquer Jésus-Christ.

Le Père de Grandmaison eut quelque peine à se détacher de cette logique traditionnelle. « Elle est encore présente à son esprit alors qu'il s'en dégage », notait le R. P. Lagrange dans sa recension si élogieuse. Curieux scrupule, que d'autres avaient remarqué déjà et combattu durant la composition même de l'ouvrage. Alors que tout dans ses tendances, dans sa manière et dans sa vie, allait droit à Jésus, alors que son article comme son enseignement Le présentait en sa Personne, tel qu'Il s'était révélé aux siens, progressivement mais sans réticences et tou-

jours de plus en plus comme le Centre de son enseignement, comme le Message vivant du Père, son Verbe, l'auteur, retenu par je ne sais quelle timidité, crainte d'empiéter sur le théologien, semblait s'interdire de conclure, sinon d'une conclusion partielle et diminuée.

Heureusement passa-t-il outre à ces craintes, et si son travail en porte quelques traces, du moins la valeur de fond n'en est-elle pas diminuée. C'est bien Jésus-Christ, en sa Divine Personne, sans ombre et sans restriction, que le Père de Grandmaison nous a présenté.

C'est là *son* œuvre. Matériellement c'est celle qui reste; spirituellement ce fut sa vie. Faire revivre Jésus-Christ en beaucoup d'âmes, donner à un plus grand nombre le goût de Jésus-Christ, le sens de Jésus-Christ, réhabituer notre monde laïc à entendre parler de Lui. Il y a vingt-cinq ou trente ans c'était scandale chez beaucoup, surprise chez les meilleurs de L'entendre nommer sous la coupole par un académicien connu comme fervent catholique. Quoi de plus naturel cependant? Aujourd'hui, grâces à Dieu, quelque progrès a été réalisé, et ce n'est plus aux seuls premiers communiants qu'on ose parler de leur ami Jésus. Sans risquer d'être profané, le Nom Divin peut être évoqué devant un auditoire même mêlé. Les vies de Jésus, les commentaires de l'Évangile se sont multipliés et sont lus avidement. De ce progrès encore le Père de Grandmaison fut un des bons artisans.

Essayons de caractériser sa présentation de Jésus-Christ. Car indéfiniment variés sont les aspects de Celui en qui sont toutes les richesses de la Divinité.

Son Jésus-Christ n'est un pas Christ de convention, lointain, insaisissable. Il n'est pas un Christ de partisan, en qui on projette son propre idéal, ses tendances, ses idées. Avec un humble amour le Père s'est entièrement

soumis à son objet. Il a compris qu'en pareil sujet ne pas s'effacer c'est trahir. Rien ici où l'on puisse surprendre l'auteur. *Oportet illum crescere, me autem minui.* Le religieux n'avait pas sans fruit médité ce mot qu'il aimait et citait souvent.

C'est avant tout le Jésus de l'Évangile que nous présente son livre, celui de saint Jean comme celui des Synoptiques : — c'est une de ses tâches les mieux réalisées de montrer qu'ils ne sont qu'un, que l'« évangile spirituel » est supposé par le récit galiléen, que dans le Christ de la chair transparaît le Verbe de Dieu.

Le Père aime à Le suivre en son rôle de Maître, de formateur, d'éducateur, dans l'intimité des Douze. A en juger par ses écrits, ce devait être surtout sous cet aspect qu'il aimait à Le contempler, se mêlant au groupe privilégié, avec Jean recueillant les *logia* plus mystérieux, approfondissant la portée des miracles, s'initiant, à la vue de Jésus, à son propre rôle de guide et d'entraîneur.

Si nous ne nous trompons, il semble cependant qu'une certaine évolution, un progrès se soit accompli chez lui dans la contemplation du Modèle. Captivé d'abord par le détail plus humain, la *touche* visuelle de Marc, il s'est peu à peu détaché de ce Christ de la chair pour pénétrer plus avant jusqu'à l'intérieur de Jésus. Ainsi conduit-il aussi son lecteur de Jésus retrouvé vivant dans l'Évangile sur les routes de Judée ou les rives du lac à Jésus glorifié, actuellement vivant et agissant, à Jésus présent au cœur de ses fidèles, non pas souvenir aimé qu'on cherche à prolonger en le revivant, mais actualité présente plus réelle et plus profonde que tout le reste, Jésus Vérité, Jésus Vie.

Le Père de Grandmaison pardonnerait-il à son biographe les 420 pages qu'il lui consacre, les longues citations

et la pieuse indiscrétion qui par-delà l'écrivain et l'homme d'action nous livre l'âme, ses richesses, son élan, mais aussi ses luttes contre l'attache aux dons naturels et à leur épanouissement dans l'art, les relations, les affections, contre l'imagination et son libre jeu ?

Oui, si tout cela va au but où tendaient ces luttes. Faire disparaître tout ce qui ne fut que de lui, pour laisser rayonner en sa vie Celui-là seul à qui elle fut tout entière. *Oportet Illum crescere.*

Lyon-Fourvière.

F. de Lanversin, S. J.

# Lettres inédites de Gaston de Renty à la Mère Élisabeth

## Prieure du Carmel de Beaune

*(Extraits)*

*J'ai parlé, dans* La Vie Spirituelle, *de la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus de Baillou, Prieure des Dominicaines de Paris, que le Conseiller d'État Renty dirigea, à la prière du P. Saint-Jure, de 1644 ou 1645 à 1649. Ces lettres de direction n'ont pas été conservées. Nous n'en connaissons le contenu que par le Mémoire de la Mère de Baillou que j'ai publié ici.*

*Mais les archives du Carmel de Beaune conservent, en partie du moins, les lettres de direction que Renty adresse à la Prieure du Carmel : la Mère Élisabeth de la Trinité de Quatrebarbes. Le pieux baron la dirige pendant sept ans. Elle a 45 ans, lui 32 ; il mourra à 39. En acceptant, à son cœur défendant, cette direction, Renty ne fait qu'obéir aux supérieurs et directeurs de la carmélite, les PP. Gibieuf, Carmagnoles, M. Coqueret* (1).

*La Mère Élisabeth de Quatrebarbes, vraie fondatrice du Carmel de Beaune, est, en même temps, une femme de haute intelligence, de grand bon sens et d'une vertu éminente, estimée, consultée par nombre de personnalités du grand*

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, 1er décembre 1931, 1er sept. et 1er oct. 1932. Voir encore sur les relations de Renty avec le Carmel de Beaune, sa correspondance, etc., mon volume *Deux grands méconnus : Gaston de Renty et Henry Buch*, in-8°, 480 pp. Éditions Spes, — mes articles de la *Revue Ascétique et Mystique*, 1932.

*siècle. Avec la Vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement (qui annonce au siècle de Louis XIV cet esprit d'enfance spirituelle, ce culte de la divine Enfance que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus annoncera à notre siècle), avec la Mère Marie Mignard de la Trinité, maîtresse des novices — âme et esprit éminent elle aussi —, la Mère Élisabeth préside aux destinées du Carmel de Beaune, un des foyers spirituels les plus ardents du XVII^e siècle. Conduite par la voie obscure des grands mystiques, la Mère Élisabeth ne trouve pour la guider, parmi les déserts et les « nuits » de la « montée du Carmel », qu'un médiocre secours en son jeune confesseur, le P. Carmagnoles. Il a l'humilité de l'adresser à Renty, qui pourra parler d'expérience. Les supérieurs et la Sœur Marguerite joignant leurs instances à celles du confesseur, Renty, laïc, père de famille, Conseiller d'État, ministre de la reine, Supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement, « fondateur et sauveur du Canada », accepte cette lourde charge, tout en insistant doucement pour qu'elle lui soit enlevée le plus tôt possible. Il la gardera jusqu'à sa mort.*

*J'ai transcrit, aux archives de Beaune, 155 lettres de Gaston (2), qui formeraient un fort volume in-8°. Les lettres adressées à la Mère Élisabeth (je ne m'occuperai guère que de celles-ci) ont souvent été mutilées, raturées, grattées par la Prieure; elle y a généralement supprimé tout ce qui était à son éloge. Dans les extraits qui suivent je marquerai par (...) ces mutilations.*

*Je ne fais point ici un cours de littérature et je le regrette ; mais il faut laisser quelque chose à faire aux pédagogues et aux critiques. Mon unique ambition, pour l'instant, est de leur fournir une documentation.*

*J'espère néanmoins utiliser moi-même, un jour, le bien que je leur livre. Cet espoir me dispense de surcharger ma transcription de notes critiques, historiques, ascétiques ou mystiques. Je ne céderai même pas à la tentation parfois vive de relever des beautés, voire des magnificences littéraires, d'autant plus authentiques qu'elles ne sont jamais cherchées.*

*Renty est un des maîtres de la langue française en la pre-*

(1) 119 à la Mère Elisabeth — 2 à la Mère Marie — 23 à la Vén. Sœur Marguerite — 9 aux autres Carmélites de Beaune — 2 aux Demoiselles de la Mare.

*mière moitié du Grand Siècle. M. Henri Bremond, M. Maurice Souriau, ne s'y sont pas trompés, malgré l'obscurité relative qui entourait et entoure encore ce « Vincent de Paul laïc », ce « Mousquetaire de l'Église », comme parle fort justement M. Georges Goyau. « Y a-t-il là une échappée à la Pascal ? Le* libido sciendi *aurait-il un instant troublé l'âme de Renty ? » se demande M. Souriau, en citant telles phrases du baron. « Ne craignons rien, c'est l'humilité faite homme », et, s'il atteint à l'éloquence de Pascal — mort 13 ans après Renty à peu près au même âge —, c'est sans le chercher* (1).

« *Avec M. de Renty,* les cimes*!* » *note laconiquement M. Bremond, dans son* Histoire du Sentiment Religieux *; « A cette langue ferme, généreuse, tonique, continue-t-il, ne sentez-vous pas que nous avons changé d'altitude ? » — Oui, Renty nous achemine vers Pascal et Bossuet. Il suffirait, je crois, pour le prouver, de publier cette Anthologie littéraire d'une centaine de pages : Les Pensées de Renty.*

*Un jour ne viendra-t-il pas où, par une comparaison plus exacte, on saluera en Renty « le Corneille » de l'ascétisme et de la mystique française ?* Polyeucte *parait en 1643, au moment où s'ouvre la correspondance que je publie.*

*Compatriote de Renty, élève des mêmes maîtres, Corneille n'a-t-il pas songé, en composant son chef-d'œuvre, à cet homme extraordinaire dont la Normandie, la France, l'Hôtel de Rambouillet, admirent — même quand ils les critiquent — l'héroïque détachement, la charité partout présente et agissante, cet homme dont le souvenir reste assez vivant, plusieurs années après sa mort, pour que des orateurs et des ascètes comme M. Boudon le donnent, du haut de la chaire, en exemple d'humilité, de désintéressement à « tous ces gens qui piaffent par le satin, que l'on considère parce qu'ils ont quantité de dépouilles de bêtes sur le corps » ?* (2) *J'ai publié une lettre où M. l'abbé Calvet pose cette question.*

*Mais, que Renty soit ou non l'inspirateur, le prototype de Polyeucte, sa spiritualité, la langue où elle s'exprime, rappellent invinciblement ce qu'on a appelé « l'héroïsme cornélien ». Drame humain et divin et vivant, où l'homme appelé à « porter Dieu », à « soutenir le Seigneur », accepte,*

(1) Maurice Souriau, *Le Mysticisme en Normandie au XVII^e siècle,* pp. 18-22.

(2) Boudon, *Œuvres,* III, pp. 1450-1451.

*contre soi, le monde, la chair, l'orgueil de la vie, un combat sans merci mais non sans douleur, dialogues ou monologues où l'âme, lassée de l'éternel combat, s'exhorte, s'encourage; répliques courtes, métalliques, étincelantes comme un choc d'épées; formules d'une concision lapidaire, phrases, comparaisons frappées comme des médailles et qui se fixent à jamais dans la mémoire..., tout cela n'est-il pas éminemment cornélien ?*

*Mais cette gloire eût laissé Renty indifférent, et c'est là sa plus pure... gloire.*

A. Bessières.

## *La connaissance de nos péchés et notre union à la croix de Jésus* (1)

... Enfin, ma très chère Sœur, vos mérites et les miens sont *l'enfer*. C'est là notre légitime patrimoine. Mais voici le temps où la lumière est venue naître à ceux qui étaient dans les ténèbres. Et une des grandes miséricordes que je considère sur vous, c'est celle qui vous fait ressentir si misérable. C'est la vue de ce que vous êtes, c'est la vue de vos péchés, et de l'abomination des désolations. Mais sachez que c'est un privilège spécial qui n'est donné qu'à peu. C'est bien tard de l'avoir à la mort, mais c'est une grande grâce de l'avoir dans la vie, et pour y consommer sa vie. Jésus-Christ a consommé la sienne en la vue de tous (ces maux) là dont vous portez

(1) La Mère Élisabeth a classé 100 lettres reçues, comme elle l'écrit : « de ce saint » ; mais elle les a parfois mal classées et en a oublié plusieurs. Cet indice de classement sera indiqué en note à la fin de chaque lettre. J'omettrai les signes J.M.J. que Renty place toujours en tête de ses lettres, et les formules de politesse. J'indiquerai par des ... mes propres coupures. Les extraits choisis intéressent surtout la vie intérieure : j'ajoute des sous-titres pour guider la pensée du lecteur.

le travail, mais dont vous avez commis les coulpes. Quelle douceur, quelle justice donc et quelle miséricorde, que coupable, vous soyez compagne de l'innocent Jésus ! Et que, par amour, il vous appelle à lui aider à porter une partie de votre Croix. Ce n'est pas qu'il n'ait tout mérité, mais il désire que vous participiez un peu à la fatigue pour vous faire mériter. Ah ! quel effet d'amour ! Celle qui ne méritait que l'enfer, il veut qu'elle mérite le ciel, par l'alliance des recherches de son amour qui lui fait quitter le ciel, se faire enfant, pénitent, crucifié. *O amour* (1), amour, amour, que tu es grand, mais que tu es grand de ce que tu parais petit ! Car la force de tes effets consiste particulièrement en ce que tu es caché et inconnu à la faiblesse et l'infirmité de notre malignité, qui en abuserait, qui y prendrait sa complaisance vaine et indécente, au lieu de se confondre, de s'humilier, de chercher la pénitence et de pâtir. C'est chose étrange que nous nous aimons tant nous-mêmes que, quand nous avions attrait au vice, nous eussions voulu qu'il n'y eût en (...). Et si Dieu nous attire par sa douceur, souvent nous y mettons une complaisance qui nous fait regarder Dieu selon nous et non pas selon Lui.

Or, la part qu'il vous donne à son état souffrant vous délivre de ces véritables peines et vous fait ressentir des maux qui sont de véritables biens, parce qu'ils sont des moyens très propres pour votre fin qui est de trouver Dieu et d'être unie à Lui pour jamais (...). Abandonnez-vous à Notre-Seigneur et le laissez disposer de tout ce que vous êtes, vous tenant le plus fixe que vous pourrez à ses pieds. Vous me mandez que vous n'avez jamais pu vous ouvrir à personne (...). Vous confondant d'avoir à commander à des anges, soyez désormais dans un respect tout extraordinaire en leur parlant et faisant les fonctions de *votre charge*. Le bon Jésus est Roy dans la Croix.

(1) Je souligne quelques mots et mets entre ( ) les lectures hypothétiques. Je supplée, à mes risques et périls, à la ponctuation quasi inexistante et modernise l'orthographe.

Soyez à son imitation, Prieure en icelle, mais Prieure de douceur, de cordialité, de charité, comme notre bon Roy nous est exemple de toutes les vertus, dans la violence et la rage de ses meurtriers...

### *Comment communier dans le « délaissement »*

Pour vos *communions*, je vous avais écrit, par ma dernière, quelque chose pour connaître votre disposition là-dessus. Mais cette lettre me donne assez ce que je désirais. Suivez l'ordinaire, comme l'avez accoutumé. Et pour ce *grand délaissement*, ne vous en mettez en peine. Encore que le Maître soit présent, il ne parle pas toujours. Il prend possession, pendant ce temps, de votre patience et soumission qui doit, en charité, être attentive à ce qu'il vous fera paraître, dans le fond de votre âme, quand il lui plaira. S'il n'y donne rien, et que vous gardiez cette disposition, vous faites plus en ne rien faisant que tout ce que vous penseriez bien faire autrement.

Après avoir fait ce premier effet en vous, vous voyez qu'il vous soutient pour le reste. Laissez faire tout ce qui se fait. Suivez notre Jésus en sa manière et vous dites toujours sa pauvre esclave. Vous ne devez mettre de différence de consentement, en votre disposition, de peine, — pour offrir à la communion — ou de délaissement ; mais à la *volonté de Dieu* qui donne l'un ou l'autre, selon qu'il lui plaît ; et laquelle vous devez toujours suivre et regarder plutôt que la variété de ses effets. Vous prendrez moins de part aux choses, en cette manière, et serez plus uniforme et toujours contente de tout ce que Dieu fait. Ayez toujours pour premier motif, en vos *communions*, la gloire de Jésus, son triomphe en votre âme et sa gloire pour tout ce où il vous appliquera.

Rendez-vous sa *victime*, afin qu'il vous consomme, selon son désir, et suivez le mouvement qu'il vous donne, n'en approchant jamais par coutume, mais souvent pour

sa gloire et vos besoins. Car il arrive souvent un grand manquement de ce que quelques-uns s'en approchent souvent sans fin, ce qui montre bien leur inadvertance et peu de foi du Dieu duquel ils s'approchent.

*L'amour fraternel des chrétiens*

Il n'est pas besoin que personne sache de la manière que nous traitons; au contraire, la vie des chrétiens doit être cachée en Dieu, car tout l'extérieur ne se doit connaître que par nécessité. Et celui-ci ferait peut-être mauvais effet, comme étant chose extraordinaire ; et tout le monde n'a pas de discernement de l'ordre de Dieu. Ce qui ferait que l'exemple en pourrait porter du dommage. Toutefois, le fond de tout ce qui est, c'est un frère qui parle à une sœur du langage du Père qui les a faits ses enfants.

Nous nous éclairons sur nos devoirs et en un instant, par vous et par les autres, vous faites plus que je ne pourrais en toute ma vie. Mais je fais assez, si je vous obéis, et qui doute que cette fraternité ne soit incomparablement plus intime que celle qui ne subsiste que dans le sang et les affections humaines... (1).

*
* *

Je vous supplie, si vous voulez me donner liberté, ne me variez pas le nom de votre frère. Je vous le dis simplement, je ne peux ni ne dois supporter l'autre.

Dieu est notre (lien) et nous sommes comme de petits *chaînons* qu'il a liés les uns aux autres, pour nous soutenir et nous fortifier, à aller vers lui et dans la droiture

(1) A Paris, ce 11 décembre 1643, 13e lettre.

de ses voies qui sont inconnues aux chaînons qui sont devant et derrière pour recevoir et exercer charité. Mais les uns en des manières plus spécieuses que les autres et jusqu'au moindre villageois. Il a sa famille à instruire, son frère à soutenir et ses instructions à recevoir en ses prônes. Or, ma très chère sœur, puisqu'il a plu au saint Enfant Jésus, nous sommes deux de ces chaînons unis et par sa grâce et par la protection de la très sainte Vierge et très particulière Mère. Ce lien sera inséparable en la terre et au ciel. Notre vie ne doit point tenir du temps. Elle doit déjà subsister dans l'éternité. L'*obscurité de la foi* et la différence de l'espérance à la possession des biens réels de voir Dieu pour le bénir, sont, à la vérité, de grands voiles et des barrières, mais... la merveille des effets de la charité fait que, par la grâce, on rend, en la terre, les mêmes devoirs que nos frères aînés font dans le ciel.

*Nos yeux bandés : l'épreuve de la nuit*

Et je vous dirai, chère sœur, le plaisir du Roy c'est que nous ayons les yeux bandés et pourquoi ? (...) sinon parce que personne ne suffit et que chacun est *aveugle sur soi-même*. Un saint Paul revenant du ciel est renvoyé à un homme de la terre, pour le guérir de l'aveuglement corporel et spirituel et tenez pour certain que tant plus (...) votre discernement vous sera ôté, votre état en sera d'autant plus saint... Je sais bien que le discernement vous est ôté, mais quand il vous serait libre, je vous conseillerais de n'y faire pas une seule réflexion. Car nos connaissances ne vont qu'à notre connaissance, c'est-à-dire à vouloir trouver quelque chose de nous, quelque appui, quelque assurance, et cela est un retardement et grand obstacle aux âmes de votre voie, auxquelles ces étincelles accroissent l'obscurité de la nuit et brouillent nos yeux et font que les pas qui avaient leur mesure sont chancelants et égarés. De plus, c'est un très grand déshonneur que l'on fait à la confiance que nous devons, comme

enfants, avoir à notre Père, de douter, vouloir connaître ou regarder, — après la parole qu'il nous a donnée d'être avec nous dans la tribulation, — si nous sommes en grâce ou non. Je parle de moi-même, car vous ne me marquez pas précisément cela, mais tout y revient (...) et votre *enfer* vous serait une grâce autant amoureuse que ce vous est une douleur insupportable, si vous saviez que Dieu l'eût ordonné pour sa gloire, pour les desseins qu'il a sur son Église et pour votre plus grande perfection.

Mais le point de cette œuvre c'est *l'obscurité*... N'hésitez donc point, chère sœur, à marcher fermement dans les pas de la Croix. 17 années ou 50, si elles viennent, sont bien courtes, en comparaison des milliers et quoi d'une Éternité ! Ah ! quelle clémence sur vous ! Ah ! ne vous plaignez pas! Avalez le calice de délaissement sensible, mais qui a pour fondement *Jésus délaissé*, Jésus souffrant et tenté, Jésus mourant mais triomphant, qui après avoir fait ressentir la persécution du prince de ce monde... vous donnera la puissance de le lier dans son centre (...) et accroîtra sa rage de voir qu'il aura servi à vous donner des forces contre lui (...) (1).

*
* *

*Comment sanctifier nos actions dans la peine*

... Le moyen que je sache le plus propre, pour rompre vos peines, autant qu'il se peut, est que vous vous appliquiez de tout votre possible à faire dans toute la perfection *chaque exercice* selon qu'il se présente. Par exemple, si je récite l'Office, tout mon soin ne sera pas de disputer contre ma peine, mais, m'oubliant, telle que je suis, je tâcherai d'y apporter toute la ferveur et l'attention, plus

(1) 15e lettre (1643).

même que je n'ai jamais fait (...). Et quand vous vous sentez éloignée ou écartée de cela, par la peine qui vous attire à elle, aussitôt, sans vous arrêter, comme la chose s'est faite, rentrez dans la perfection de votre action aux pieds de votre Jésus. Pour votre Office, si vous aviez oublié quelque chose, ne sachant où vous étiez, sans doute vous avez dû le répéter. Mais, pour avoir combattu contre la peine, ce n'est pas faute; car il n'est pas nécessaire d'avoir l'attention aux paroles, suffit qu'on l'ait à Dieu. Et c'est bien l'avoir à Dieu que de combattre contre ce qui lui déplaît.

... Mais le mieux est de *vous appliquer à la chose que vous faites* et non à ces combats dont vous ne serez victorieuse qu'à la mort (...). Il faut vous entretenir avec votre crucifix, mettre les années éternelles en votre esprit, où le crucifié règne avec ceux qui portent leurs Croix avec lui. Dites-lui : pourvu qu'il vous préserve du péché ; et ne vous mettez en peine davantage. Tenez-vous ferme, liée à lui. De même en vos *communions* que vous ferez à votre (habitude) (...).

Allez librement et, en simplicité, faites ce qui vous sera mis et donné, car les effets qui se font en vous sont insensibles et quand vous pensez, quelquefois, faire le moins, c'est quand vous faites le mieux. Car c'est lors, que vous portez une plus lourde charge, et de tout ce que l'on vous dit, si vous n'y entrez, ne vous mettez en peine de vous y forcer.

Il faut suivre tout simplement le trait de Dieu (...). L'*Ousteron* (1) qui lie son blé ne le mange pas, n'a pas le prix de son grain lorsqu'il le bat. Il n'a qu'une extrême lassitude et travail, quoiqu'il amasse toutes ses richesses. Vous en êtes de même. Mais vous ne voyez la fin qu'en espérance et qui est travaillée d'une si grande ardeur que vous n'avez loisir ni moyen de pouvoir prendre haleine (...) (2).

(1) L'ouvrier.
(2) 16e lettre (1643).

# Sœur Rosalie et la fondation des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul

« C'est dans le faubourg Saint-Marcel, dit un *Tableau de Paris* au cours du dernier siècle, que la misère semble avoir choisi sa résidence préférée; elle y prend une physionomie pittoresque, un air de chez soi qui rappelle les anciennes cours de miracle. Il y respire une race hâve, déguenillée, à la figure sinistre, vivant des épaves que laisse dans Paris l'insouciance et le mépris de tout le monde... »

Avant qu'on eût ouvert l'avenue des Gobelins, la rue Monge, le boulevard de Port-Royal, le quartier Saint-Marcel croupissait en effet, derrière le Panthéon, autour de Saint-Médard. La voie principale de ce grand village était la rue Mouffetard, aujourd'hui encore populeuse et étroite, mais qu'on peut qualifier de princière auprès de ce qu'elle était il y a un siècle. Un vaste espace s'ouvrait tout auprès, le marché des Patriarches : les chiffonniers du quartier apportaient là ce qu'ils avaient découvert de meilleur; et ce vaste cloaque offrait un effroyable résidu de l'existence humaine...

On ne tombait pas dans la rue Mouffetard et le quartier Saint-Marcel que les plus dures nécessités ne vous y eussent contraint... Beaucoup de ces chiffonniers qui ramassaient les épaves sur le pavé de Paris étaient eux-mêmes des épaves. Drames de famille, drames de for-

tune, incapacités et faiblesses, ils étaient venus là roulés par le flot impitoyable de Paris...

Certains pourtant étaient nés, avaient grandi dans ce milieu, comme les personnages dont Champfleury a fait l'histoire dans sa *Mascarade parisienne*. Un peu de fermeté et quelque vertu leur faisait trouver plus régulièrement le menu profit indispensable à leur subsistance. Encore se débarrassaient-ils moins aisément de la misère morale que de la misère physique...

C'est dans ce quartier déshérité entre tous que la Sœur Rosalie avait fondé, sans le vouloir et par le simple exercice de son dévouement, son extraordinaire réputation de charité. Par certains points, la Sœur Rosalie symbolisait tout son ordre des Filles de Saint Vincent de Paul, et dans sa figure on admirait toutes ses sœurs.

Elle avait l'amour des pauvres, et sa vocation devait la servir admirablement. Toute jeune encore, elle était venue, pour faire son noviciat, dans la petite communauté qui reprenait rue des Francs-Bourgeois-Saint-Marcel (disparue dans le percement du boulevard Saint-Marcel) des traditions de charité. On était en 1802. La Révolution avait transformé l'état social. Elle avait été une translation de propriétés. Mais le pauvre diable n'avait pas même changé de misères. Le toit de quelque tradition, de quelque institution qui le protégeait, avait disparu. L'homme avait été affranchi, mis en possession de ses droits ; hélas ! de ce que chacun théoriquement pouvait se prévaloir l'égal de tous, s'ensuivait-il pratiquement qu'ils fussent capables de ne point défaillir devant les difficultés de la vie, et la dure nécessité du pain quotidien, du logis et du vêtement n'était-elle pas toute pareille ? Favorable aux forts, le nouveau régime, dont la liberté ne protégeait personne, était dur aux faibles.

Sœur Rosalie n'a pas dix-sept ans, quand elle arrive

dans le champ d'action du faubourg Saint-Marcel. Jamais fille de la charité ne fut appelée à pareille fête. Elle se livre tout entière aux multiples besognes. La misère est universelle : ses formes sont incroyablement diverses et imprévues. Sœur Rosalie les soulage toutes. La maladie, le dénuement, sont les cas les plus fréquents; mais elle ne craint pas le reste! Quand le vicomte de Melun, jeune étudiant désireux d'action utile, alla la voir, elle le reçut, dit-il, « presque aussi bien que si j'avais été un pauvre ». Mais elle lui confia, séance tenante, des bons de bouillon, de viande et des coffrets pour les porter dans trois ou quatre ménages qu'elle désigna. A son retour, elle lui demanda de faire remettre une lettre à un ministre, d'écrire un billet de recommandation au maire de son arrondissement, d'apostiller une pétition au directeur général des postes et une autre au directeur des tabacs... Autant d'affaires qu'elle suivait et menait à bonne fin. Et c'était sa besogne quotidienne.

Devenue supérieure de la petite communauté qui l'avait accueillie comme novice, Sœur Rosalie, dans sa nouvelle installation de la rue de l'Épée-de-bois, en plein quartier Mouffetard, avait réalisé un véritable Ministère de la Charité. Comme la matière était inépuisable, elle y était infatigable ; et elle réussissait si bien dans sa bienfaisance qu'elle finissait par prendre figure légendaire.

Le quartier Mouffetard n'est pas loin du quartier Latin. A cette époque, les divers centres de Paris vivaient beaucoup sur eux-mêmes, et sans grandes communications. Il y avait pourtant quelques pénétrations, de Saint-Médard à Sainte-Geneviève. Les étudiants charitables entendaient les chiffonniers leur parler de Sœur Rosalie ; ce sont eux qui commencèrent sa popularité. L'habitude se prit d'aller se mettre à la disposition de la religieuse pour quelque œuvre à laquelle on pourrait aider.

Quand autour d'Ozanam et de M. Bailly quelques jeunes gens se réunirent pour la visite des pauvres, il était donc tout naturel que ce fût la Sœur Rosalie qui leur donnât leurs premières adresses, et les premières leçons sur les moyens les plus efficaces d'aider les malheureux. Les conférences qui se plaçaient sous l'égide de saint Vincent de Paul ne pouvaient être mieux comprises que par cette fille éminente de saint Vincent. La plupart des initiatives de la Société ne sont-elles pas restées dans l'esprit même de Sœur Rosalie, dans sa tradition et sa voie? « Aucune œuvre de charité, disait le règlement, ne doit être regardé comme étrangère à la Société de Saint-Vincent-de-Paul. » N'est-ce pas cette universalité de la charité de Sœur Rosalie? Visites des pauvres, secours de loyers, amélioration du logis, secrétariats sociaux, placements, patronages, tout cela s'était esquissé dans la maison charitable de la rue de l'Épée-de-bois.

Tous les fondateurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, la Sœur Rosalie les connaissait déjà. Quelques-uns avaient concouru une fois ou l'autre à son œuvre. C'est à elle que le premier trésorier, M. Devaux, acheta les premiers bons à distribuer, la Conférence ne pouvant encore en avoir pour elle-même. La Sœur Rosalie voulut avoir une conférence dans sa paroisse, qu'elle conseillait et qu'elle aidait au besoin. Ces jeunes gens qui voulaient aimer les pauvres l'enchantaient. Prévoyait-elle le développement futur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul? Elle agissait comme si elle ne l'ignorait pas.

Et il n'est pas indifférent de placer en face de la haute figure d'Ozanam, savant et professeur au Collège de France, celle de la Sœur de Charité qui ne connaissait que sa foi, et qui fut sa précieuse collaboratrice dans l'établissement d'une grande œuvre.

JEAN MORIENVAL.

# Le mouvement de la vie spirituelle

## Impressions de Congrès

Il s'agit, bien entendu, du Congrès de l'A.C.J.F. qui eut son heure de célébrité et dont l'influence n'est pas près de disparaître. Non pas tant encore par l'importance de la doctrine de paix qui y fut exposée que par l'esprit qui y fut manifesté. A ce titre, il relève de *La Vie Spirituelle*.

On saisissait sur le vif la portée pratique des enseignements théologiques et spirituels qui sont répandus depuis quelques années chez les chrétiens : cette doctrine éternelle, mais qui trouve aujourd'hui plus d'écho dans les cœurs, de la réalité du corps mystique du Christ. L'un d'eux, M. André Colin, l'exprimait en ces termes : « Logiquement et sans faire d'étymologie, l'Église catholique est internationale : créée pour transmettre à tous les hommes les enseignements du Christ, elle les enveloppe tous du même regard d'affection : ne sont-ils pas tous frères par leur commune filiation divine, par l'égale rédemption du sang d'un Dieu ? Cette fraternité chrétienne n'est plus lors seulement un sentiment : elle va plus loin que la fraternité de classe, car elle repose sur un commandement : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... », c'est-à-dire jusqu'à y sacrifier sa vie. Et il concluait : « Déclarer vaine toute tentative d'organisation, ce serait faire un affront à Dieu, ce serait lui crier : La diversité que vous avez voulue dans le monde a créé un problème insoluble... Ce serait blasphémer l'œuvre du Créateur. »

Et M. Marc Scherer, qui dégageait la leçon du Congrès, parlait de la paix, « état de grâce de la civilisation ». C'est un mot qui porte loin, car, dit-il, « cette expression n'a pas seulement un sens métaphorique, mais la Paix doit être vraiment pour une civilisation « un principe de vie, une raison d'être, un ordre inscrit dans les cœurs et dans les

institutions », de même que « dans nos âmes individuelles la grâce est notre principe de vie, notre raison d'être, l'ordre de notre conscience. »

Il y eut un autre avantage, plus immédiatement pratique, de ces journées. Je veux parler de la réunion qui, un soir, groupa un grand nombre des aumôniers venus à Lyon. Il y fut fait des recommandations bien instructives et auxquelles, quoique ce fût quasi confidentiel, il peut être bon de donner une plus large publicité.

C'est qu'en effet un problème se pose, à l'intérieur du mouvement de l'A.C.J.F., en ce qui concerne l'attitude des aumôniers des mouvements spécialisés, J.O.C., J.E.C., J.A.C.

J'en relèverai deux points :

1°) La difficulté qu'éprouve l'aumônier à se tenir à sa place. Soit qu'il abandonne trop à l'initiative des jeunes militants et que, faute de temps ou par une excessive discrétion, il ne marque pas d'une assez forte empreinte les dirigeants qu'il a à former. Soit que — et c'est de beaucoup le danger le plus grave — il applique, à la J.O.C. par exemple, les mêmes méthodes qu'au patronage ou à la paroisse, c'est-à-dire un esprit de domination et d'initiative qui pratiquement le substitue aux dirigeants laïques du mouvement.

Bien entendu, nul ne songe à suspecter leurs intentions. Le mal ne vient pas d'une volonté délibérée, mais d'habitudes acquises qui font souvent du curé le président actif et exclusif des œuvres qu'il dirige. Or une organisation comme la J.O.C. est fondée sur un principe tout opposé. Elle veut que les jeunes militants dirigent eux-mêmes, afin de mieux sentir leurs responsabilités et de mieux développer leur esprit d'initiative. Afin aussi de pénétrer plus facilement dans ces milieux laïcisés qu'ils ont charge de conquérir et que l'intervention trop active et un peu indiscrète de l'aumônier effaroucherait, si même elle ne les écartait. Toute la force de ces mouvements tient précisément à l'action personnelle des jeunes ouvriers sur leurs camarades ou des étudiants dans leur milieu, et c'est tout fausser que d'y substituer une intervention personnelle de l'aumônier.

Celui-ci est un conseiller et un guide. Il est là pour éviter les plus grosses erreurs, pour dégager habilement la doctrine des faits que les jeunes proposent et discutent. Mais il ne doit pas faire office de président, diriger les débats, fixer les ordres du jour de discussion, encore moins, comme il advient,

paraît-il, assez fréquemment, remplir le rôle de secrétaire ou de trésorier, expédiant lui-même les convocations ou touchant les cotisations.

Tout cela assurément serait peut-être beaucoup mieux fait par lui que par ses militants. Il conduirait les débats avec plus d'à-propos sans doute (ce n'est pas sûr). Mais ce ne serait plus de la J.O.C. Les jeunes ne travailleraient plus par eux-mêmes. Ils seraient passifs, comme au sermon, ils ne se formeraient pas et l'action sur leurs camarades incroyants serait nulle. Car il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de mouvements de conquête, que, par hypothèse, le prêtre n'a aucun pouvoir sur ces milieux ouvriers ou d'étudiants athées, qu'il n'a aucun moyen de les atteindre, et que seuls ses militants peuvent quelque chose. Il faut donc les laisser agir et leur donner, fût-ce au prix de longs tâtonnements, l'habitude et le goût de l'initiative et des responsabilités.

Si l'on recommande ainsi à l'aumônier de rester à sa place et de faire agir au lieu d'agir par lui-même, ce n'est pas pour diminuer son influence. Loin de là. C'est qu'il a un rôle de premier plan à remplir auquel il doit se consacrer totalement, son rôle est proprement spirituel. Et ici également la réunion de Lyon a, avec beaucoup de franchise, attiré l'attention sur un malaise réel et grave. C'est que le prêtre, absorbé par l'organisation matérielle de son mouvement jociste ou jéciste ou jaciste, ne donne plus assez de temps à la formation spirituelle de ses jeunes gens. Il est pénible d'entendre des aveux comme ceux qui furent cités, de jeunes qui gémissent de ne pouvoir « parler de leur âme » à leurs aumôniers dans leurs entretiens privés. Il n'est question que d'organisation, de séances de travail, de meetings... mais ce qui est le fondement de l'œuvre, la vie intérieure de chaque militant, est passé sous silence.

Cela est grave. La hardiesse même de ces mouvements spécialisés et l'autonomie accordée à leurs jeunes dirigeants laïques exigent comme contrepartie une vie spirituelle solide et intense. Là est essentiellement le rôle de l'aumônier. Auprès de cette tâche, le reste, le développement matériel et l'organisation pratique... ne sont rien. La conquête se fait par l'esprit chrétien.

Que les prêtres fassent de leurs collaborateurs laïques de vrais chrétiens, sachant ce qu'est la vie de la grâce en eux et qu'ils sont, comme les premiers chrétiens, des « porte-Christ »

chargés de faire vivre dans leurs milieux le Christ Jésus qui est devenu leur vie, voilà qui d'abord et presque uniquement assurera à ces jeunesses ouvrières, paysannes ou étudiantes, leur force et leur conquête.

Je n'ai fait que résumer objectivement certaines des réflexions que les aumôniers échangèrent ce soir-là. Il y aurait encore beaucoup à dire, spécialement en ce qui concerne la J.A.C., sur les rapports entre la paroisse et une organisation qui, pour être viable, doit être inter-paroissiale. Et cela demande de la part des curés de campagne beaucoup d'abnégation et d'esprit d'entr'aide, un oubli total de l'individualisme, une intelligence sympathique qui fasse effort pour comprendre la grande utilité et le véritable esprit de la J.A.C.

Si des échanges de vues aussi francs que celui de Lyon pouvaient contribuer à faire tomber des préjugés, à restituer partout et toujours le primat du spirituel et de la formation des âmes dans les œuvres, ce serait un grand profit. Et il le faut. C'est la condition même du succès de cet apostolat.

fr. P. Boisselot, O. P.

*
* *

## Les étudiants au service des Missions

L'apostolat missionnaire semblait être l'apanage exclusif des Congrégations religieuses : l'attention du peuple fidèle n'avait qu'un objectif : susciter des vocations missionnaires et aider de ses deniers l'Œuvre si nécessaire et si méritante de la Propagation de la Foi. Depuis les appels de Benoît XV et de Pie XI, le mouvement missionnaire a pris une extension plus grande : c'est à tous les catholiques que les Papes ont rappelé le devoir de s'intéresser aux Missions. Aussi, depuis quatorze ans surtout, on a vu naître des associations de tout genre, ayant à leur programme l'étude des problèmes missionnaires, la connaissance des peuples et des civilisations

des pays exotiques, la collaboration plus ou moins directe et personnelle à l'évangélisation. Et voici que plus récemment encore un nouveau pas en avant a été fait : les étudiants catholiques de plusieurs pays envisagent la participation immédiate au travail essentiel de la Chrétienté. Ces deux aspects actuels du mouvement missionnaire, considéré dans les élites intellectuelles, la collaboration universitaire et la participation personnelle, méritent d'être soulignés : car nous croyons que l'apostolat missionnaire en recevra un appui d'une portée immense.

L'Église catholique fut toujours une Église missionnaire. Mais ses préoccupations apostoliques n'étaient point partagées par l'ensemble des fidèles, repliés en eux-mêmes, détournés, depuis la brisure de la Réforme et de la Renaissance, de la splendide conception de la « Chrétienté ». Nos intellectuels surtout se tenaient à l'écart de toute cette vie missionnaire, tandis que les intellectuels protestants apportaient à leurs Sociétés missionnaires, nombreuses et puissamment outillées, un concours généreux qui permit cet extraordinaire développement des organisations scolaires et médicales, force des Missions protestantes.

L'idée d' « action catholique » porte ici encore d'excellents fruits : les jeunes gens à l'âme vraiment chrétienne comprennent clairement leurs responsabilités à l'égard des peuples non chrétiens et particulièrement de ceux dont leur pays a pris la charge. Aux États-Unis, en Allemagne, en Belgique, des associations se sont fondées dans le but d'assurer effectivement l'apostolat missionnaire des laïques. Le mouvement est plus jeune en France : *la Ligue missionnaire des étudiants de France* date de trois ans, l' « Association des Laïcs pour l'union fraternelle entre les races » (*Ad lucem*) remonte à l'an dernier. Mais, après un congrès comme celui que vient de tenir à Lille la Ligue missionnaire, en accord avec l'*Ad lucem*, on peut espérer les plus rapides progrès. Des étudiants vinrent de nombreuses villes universitaires : Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Strasbourg, etc., où existent déjà des sections missionnaires universitaires; de l'Université catholique de Lille comme de l'Université d'État, professeurs et étudiants participèrent en grand nombre aux réunions d'études du congrès. Les problèmes soulevés par des rapporteurs compétents répondaient aux préoccupations professionnelles des universitaires : *l'Église et les*

*problèmes culturels* : ce qu'il y a d'universel et ce qu'il y a de particulier dans chaque culture; les tendances uniformatrices du monde contemporain et la mise en valeur des éléments caractéristiques des civilisations même les moins évoluées; comment l'Église conmprend et concilie exactement ces divergences (M. Charles Leblond); la nécessité pour les étudiants de se livrer à des travaux missionnaires d'ordre universitaire pour que la pensée catholique puisse être représentée dans ces domaines nouveaux de la science (M. Joseph Folliet) ; l'élaboration d'une politique coloniale vraiment humaine et vraiment chrétienne (Mlle Goichon); les relations entre étudiants européens et étudiants orientaux (M. Louis de Naurois).

En outre, la participation personnelle des étudiants fut envisagée et souhaitée, surtout pour l'aide médicale aux Missions. Au cours du Congrès, une réunion spéciale fut consacrée à l'aide médicale et, de plus, une séance particulière permit aux fondateurs de l'*Ad lucem* de présenter leur mouvement qui rencontre déjà tant de sympathies dans les milieux universitaires.

L'assemblée solennelle fut la consécration définitive du mouvement universitaire missionnaire en France. S. Ém. le Cardinal Liénart, qui est le président — nullement honoraire — de l'*Ad lucem* (son importance lui paraît considérable), souligna avec insistance la nécessité de développer l'action missionnaire universitaire pour faire œuvre de Chrétienté. Un Dahoméen, M. Pinto, par un émouvant témoignage, nous fit entrevoir ce qu'on peut attendre des races auxquelles des étudiants catholiques veulent consacrer leur vie. Mgr Bruno de Solages, en un discours qui fit une profonde impression, montra l'unité et l'harmonie du monde actuel dans lequel tous les événements s'enchaînent et toutes les forces se rencontrent, si bien qu'il faut nécessairement, pour être vrai, penser et vivre en communion avec le monde entier (1).

Parmi les travaux du Congrès, il nous semble bon de reve-

(1) On lira le compte-rendu et des extraits des rapports ou des discours du Congrès dans le Bulletin de la *Ligue missionnaire des étudiants de France*, 5, rue Monsieur, Paris-7e. Abonnement : 10 fr. par an. Le Bulletin est envoyé gratuitement à tous les groupements d'étudiants.

nir au sujet qui fut traité par M. Joseph Folliet : les études missionnaires universitaires. Le rapporteur pouvait parler en connaissance de cause puisqu'on sait qu'il a passé l'an dernier une très brillante thèse de doctorat en philosophie sur « Le droit de colonisation (1) ». Au cours de sa conférence il signala de nombreux sujets qui pourraient faire l'objet de thèses de doctorat. La collaboration des étudiants est particulièrement souhaitable à ce point de vue, soit dans le domaine juridique, par exemple pour les questions de statut personnel ou pour la situation internationale des Missions catholiques (2), soit dans le domaine des sciences, des lettres ou des arts. Cette collaboration permettra à l'opinion catholique de faire entendre nettement sa voix en faveur des solutions que l'Église réclame : nous pensons en particulier ici à l'angoissante question du statut de la femme païenne en Afrique. L'*Ad lucem*, dont nous avons déjà parlé, en même temps qu'elle prépare des jeunes gens laïques qui se dévoueront à des fondations scolaires ou médicales dans les pays de Missions, voudrait grouper toutes les bonnes volontés grâce auxquelles, en étroit accord avec l'Union catholique d'études internationales, pourrait s'organiser un office de documentation et d'informations au service des pays de Missions : office qui se placerait exclusivement sur le terrain de l'action catholique et de l'action sociale et qui, par des études approfondies comme par des campagnes d'opinion, pourrait travailler efficacement pour le bien des populations des pays de Missions. L'*Ad lucem* serait heureuse de se mettre en contact avec tous ceux qui comprennent la noblesse de cette tâche (3).

PAUL CATRICE.

(1) Cette thèse, qui fut louée par tous les spécialistes comme par les théologiens et juristes catholiques, vient d'être éditée chez Bloud et Gay (30 fr.).

(2) Voir, par exemple, la thèse de doctorat en droit du R. P. André Bonnichon, S.S., sur *La conversion au Christianisme de l'Indigène musulman algérien et ses effets juridiques* (Paris, Librairie du Recueil Sirey), ou la magistrale étude du R. P. Delos, O. P., sur *La situation des Missions catholiques dans le Droit international actuel* (tiré à part de la « Revue générale de Droit international public », Paris, Librairie Pedone, 1832, 48 p.).

(3) S'adresser au secrétariat de l'*Ad lucem* : 125, rue Meurein, Lille (Nord).

# Pour la lecture spirituelle

## L'Introduction à la liturgie

*La liturgie et la vie du Corps mystique*

Dans une lettre adressée au Rme Dom Ferretti pour le féliciter de la publication du XIII[e] volume de la *Paléographie musicale* de Solesmes, le Souverain Pontife écrivait naguère que « le salutaire mouvement liturgique n'est pas le moindre parmi les éléments de la restauration chrétienne tant désirée ». On ne craindra pas d'outrer la pensée pontificale en ajoutant qu'il est le plus authentique, le plus puissant, le plus profond et, sans préjudice des autres parce qu'il les commande, le plus utile. Il agit dans la masse à la façon du levain ; mais, de la saine fermentation qu'il procure, la vie chrétienne doit sortir et sortira clarifiée, revigorée.

En faisant remonter notre vie à ses sources, la liturgie réalise la mission essentielle de l'Église qui est de poursuivre sur terre l'œuvre du Christ, de conduire à Dieu par l'unité du Corps mystique, et pour une adoration consommée, tous les rachetés. Tel est l'exercice de la Rédemption que l'Église assure par des moyens efficaces que le Christ lui a donnés. La triple activité qu'il requiert d'elle se résout en une œuvre essentiellement liturgique (1) ; car elle n'unit les hommes entre eux et au même Chef que dans le dessein de les sauver, elle ne les sauve par une sanctification toujours renouvelée et toujours plus pénétrante, que pour leur faire rendre un

(1) L'importante conférence que donna le P. Sertillanges à la Semaine liturgique de 1932, sur la mission liturgique de l'Église, et dont nous rappelons ici quelques traits, se trouve dans le recueil des *Rapports de la XV[e] Semaine liturgique* (Duculot, Gembloux, 1933).

hommage plus parfait. L'Église enfante des adorateurs à la Majesté divine.

Si elle devait monter jusque-là en notre nom, mais pas avec nous et par nous, il lui suffirait d'être l'administration qui impose une discipline ou même la hiérarchie qui interprète la loi morale. Mais elle ne nous est pas simplement superposée : son adoration a besoin de la nôtre, surtout, sa vie liturgique est nécessaire à notre vie. Cet organisme vivant, ce corps et cet esprit dont le culte est le fonctionnement normal, et en définitive la raison d'être, c'est nous. Tout baptisé, pouvait affirmer un éminent théologien à la Semaine liturgique de Namur, « tout baptisé à l'Église dans le sang, comme on peut dire de l'individu qu'il a la Société dans le sang ».

Il nous faut donc appuyer le renouveau chrétien, non pas seulement sur la pratique plus intense et plus intelligente de la liturgie — il consiste en cela —, mais sur une véritable doctrine liturgique, aussi forte et bien organisée que le permettent les progrès d'exposition actuellement réalisés par les théologiens dans le domaine de l'Ecclésiologie.

Le premier point de cette doctrine (1) c'est que les fidèles constituent eux-mêmes en partie, grâce à leur sacerdoce chrétien, l'organisme surnaturel qu'est l'Église, par lequel la Rédemption est conduite à sa plénitude. Unis et solidaires dans le Christ, la plus haute et la plus claire expression de leur solidarité, c'est le culte qu'ils rendent par le ministère de la hérarchie, en communion avec leur chef, en son nom même. Ce culte est rituel; sa sacramentalité, qui s'étend au-delà des sacrements proprement dits, le lie à tout un ensemble de rites et de symboles dont l'effet, quoique non asservi à la valeur morale des ministres, réclame, pour atteindre à sa parfaite extension, une participation de tous réelle et active.

Les qualités de ce culte social, où le corps du Christ vit tout entier de ses mystères, « sont le désintéressement et la gratuité, en raison de l'objet qu'il se propose et des motifs qui l'y poussent ». Il est théocentrique éminemment dans sa prière de louange, dont les élans s'appuient sur une idée de

(1) Au n° d'août 1932 des *Questions liturgiques et paroissiales*, Dom A. Robeyns en a fait la récapitulation dans une de ces chroniques lucides qui comportent autant d'enseignement que d'apport documentaire.

subordination et une idée de justice. Il proclame la subordination de l'homme à Dieu en tout et pour tout. Cela donne même à la prière liturgique une suprême discrétion, à laquelle nos prières modernes font contraste. Celles-ci se perdent dans le détail et en prennent la mesure. L'autre est plus sereine, plus grande, plus discrète, et ses demandes, étant moins personnelles, ont plus de largeur.

Si le culte de l'Église est social, ce qui en multiplie la sécurité en réduisant le subjectivisme, il ne tue pas la spontanéité personnelle ; on pourrait dire, au contraire, qu'il la sauvegarde en l'orientant vers une prière plus purement surnaturelle. Car la prière de l'Église demande un exercice prépondérant à la foi, qui emplit et dicte toutes ses formules, à l'espérance, que suppose son constant regard vers le Christ, à la charité, qui prend la forme de l'amour filial. Fortes attaches théologales pour des âmes de fils... (1)

D'ailleurs, ce culte collectif qui porte l'individuel jusqu'aux limites de l'humain loue Dieu dans les conditions du temps. Toujours vivant, efficace, sûrement fécond, il se peut que parfois il heurte les tendances d'une époque, tendances qui sont des faiblesses. On ne pourra pas souhaiter pour autant que l'Église condescende à la médiocrité ou consacre des abdications, mais on sait qu'elle aura des souplesses maternelles et des patiences longanimes.

Ce qu'il est désirable d'obtenir, dans l'état présent des esprits, ce n'est pas la suppression d'un antagonisme inconsistant entre la spontanéité d'une prière privée, qui semble faire de la sincérité un monopole et de l'infaillibilité une loi, et la rigidité apparente d'un culte officiel qui semble trop fort pour nos épaules, c'est la rééducation de la vertu de religion dans les âmes, pour obtenir un lien vivant entre la religion intime et la religion rituelle (2).

Le fidèle n'aura l'attrait de vivre perpétuellement de l'É-

(1) Doctrine que l'on trouvera dans le récent ouvrage de M. Thamiry : *Les vertus théologales, leur culture par la prière et la vie liturgique* (Aubanel aîné), exposée avec toutes les ressources d'une théologie que ne cesse d'éclairer saint Thomas, et celles d'une connaissance très attentive du bréviaire.

(2) Le beau livre de Dom H. Duesberg, *Apologie à ceux qui croient* (Desclée, de Brouwer), contient à ce sujet de fortes pages très personnelles.

glise, d'être avec elle, et il n'aura la force d'estimer « le sacrementalisme de sa prière » au-dessus de toute recherche personnelle, que si dans l'âme de son culte — la vertu de religion — il sent passer l'âme de ses rites. Alors seulement il se verra sacrificateur avec l'Église, et il sera conscient de tout le jaillissement de vie liturgique qu'elle lui assure.

Cela ne vaut-il pas une rééducation ? A cette question inlassablement posée par la logique, la vie répond. Elle suggère toutes les étapes d'une formation complète, avant tout proportionnée et progressive. Comment ferait-on même accepter à des esprits déformés — puisque nous en sommes là — l'idée d'un culte qui ne soit que la manifestation suprême de la vie, qui s'harmonise avec elle, n'y constitue pas une annexe, n'y soit pas un hors-d'œuvre, mais en forme au contraire le point d'épanouissement comme le point de départ ?

Le point de départ... il y faut une initiation.

### *L'initiation première*

Elle commencera normalement au jeune âge. Elle est affaire d'éducateurs — et la loi de l'adaptation à l'enfance est délicate, ils le savent bien. Délicate, parce que l'attention de l'enfant reste brève, sa puissance d'assimilation subordonnée aux images, et d'autre part, sa candeur, son profond sérieux, ont des exigences devant lesquelles une demi-science capitulerait (1). Plus que l'homme peut-être, l'enfant réclame, de celui qui l'enseigne, « connaissance intime du sujet, maîtrise de l'objet ». N'expliquera simplement, en effet, que celui qui saura à fond. Rien de mieux, pour s'adapter, que la fidélité au réel. Et par surcroît, est requis l'art d'éveiller une curiosité qui s'ignore, de l'exalter en la nourrissant, de ne point l'accabler toutefois, surtout de ne pas l'éteindre.

Qui réalisera tout cela quand la matière sera élevée, abstraite, ardue ? C'est ce que mainte fois se demandent les Catéchistes. Ils ont à expliquer des formules vénérables, char-

(1) Les *Études* du 20 février 1932 ont publié une « Préface pour les jeunes chrétiens », du P. Doncœur, où les qualités de l'éducateur et les dispositions de la jeunesse sont mises singulièrement en relief. Cet article, plein de sens liturgique, nous montre le sincère désir de vie chrétienne intégrale qui anime le mouvement scout.

gées de sens et d'ans, mais terriblement abstraites. Ils voient en face d'eux la vie accueillante et turbulente de l'enfance. Ce loyal auditoire supporterait une catéchèse « hardiment dogmatisée », seulement il l'exige vivante, et suivant des méthodes intuitives, et qui sache « replonger le dogme dans la texture de l'univers ». A de tels disciples, on fait toucher du doigt la vérité, devant leurs yeux on fait sourdre la vie, ou bien l'on ne réussit pas. En dépeçant des formules rigides, on ne déclancherait pas la moindre activité de ces jeunes cœurs.

Or il importe que le dépôt de la vérité se fixe entier dans l'âme de l'enfant, et qu'il y joue le rôle du soleil dans la nature, selon la belle comparaison du Cardinal Verdier (1) : une lumière donnant à la fois chaleur et vie. Sa foi, plus tard, ne saurait être agissante qu'à ce prix.

Dom Gaspar Lefebvre, qui a le don des initiatives heureuses et des renouvellements féconds, après avoir aidé puissamment la prière des fidèles en la posant, grâce au Missel, sur l'autel du Sacrifice, veut assurer l'initiation liturgique de l'enfance. Dans sa nouvelle Revue : *la Croisade liturgique à l'école* (2), parmi tout un riche foisonnement d'explications et de méthodes, choisissons deux idées pratiquement réalisées : la Bible et le Catéchisme dans la liturgie. Des deux, la seconde pourrait bien avoir nos préférences, mais la première aussi est bonne.

Toujours le même problème : la vie du baptisé sera liturgique ou ne sera pas; la vie chrétienne de l'enfant ne pourra pas développer ses racines tant qu'il sera ignorant et sans désir, ou bien si la science abstraite qu'on lui présente n'entre en lui que comme une ignorance mal fardée. D'autre part, l'initiation dogmatique de l'enfant supposait une préparation au foyer, par le récit de l'histoire sainte, par le dé-

(1) Dans une lettre pastorale de 1932 citée par le P. Doncœur, *l. c.*

(2) *La Croisade liturgique à l'école,* publiée par Dom Gaspar Lefebvre (Lophem-lez-Bruges) depuis le 1er janvier 1933, est une sorte de manuel théorique et pratique destiné à la formation liturgique de la jeunesse. La Revue paraît 27 fois pendant l'année scolaire. Outre les initiatives que nous signalons, elle donne aussi un cours élémentaire de liturgie, et chaque fois, une page synthétique sur le sens d'une fête du Temporal ou du Sanctoral. Dom Lefebvre expose tout cela avec la netteté et le tour pratique qu'on lui connaît.

tail de l'exemple chrétien, par l'influence muette du milieu. Tout cela, il ne l'a plus guère.

Sur ce petit champ inculte, les hâtives semailles du clergé risqueraient donc d'être stériles. Comment, en quelques heures par semaine, amalgamer doctrine et vie, fixer en terre le bon grain ? Le moyen était employé par nos Pères ; Dom Lefebvre le remet à neuf tout simplement. Quel est, en effet, le dessein de la liturgie quadragésimale lorsqu'elle fait entendre aux catéchumènes de longues lectures de la Bible ? Ni plus ni moins, elle réalise ainsi leur formation doctrinale. Par le texte sacré elle parle à leurs sens, à leur imagination, à leur mémoire. Vienne ensuite une catéchèse ou une prière de la synaxe eucharistique, le commentaire biblique l'éclairera dans tous les esprits. Ainsi Dom Lefebvre a entrepris de commenter le Catéchisme par la Bible.

Le commenter par le Missel était sans doute moins simple, et il y a dans cette méthode un grain d'ingéniosité. On pourrait croire qu'elle est, beaucoup plus que la précédente, au-dessus de la portée des « petits ». Cela dépend en somme de la manière dont les questions sont posées. Suivant un plan très compréhensif, en deux ans, toute la doctrine chrétienne peut être expliquée à la lumière du Missel — c'est-à-dire que le Missel répond aux questions du Catéchisme. Veut-on des exemples ?... Mais à quoi bon ? Que l'on se reporte à ces aimables petites feuilles, et l'on conviendra très vite de l'excellence du moyen. Les choix des réponses ne sont pas toujours parfaits; ils restent parfois sur un plan trop élevé, trop sérieux. Les perfectionnements viendront avec la pratique, et il est certain que les enfants apprendront bien, selon cette méthode, le contenu doctrinal, scripturaire et liturgique de leur missel. Cette connaissance vivante leur restera pour la suite de leurs jours. Et il est sûr qu'ils auront ainsi appris dès le jeune âge à prendre une part très active au sacrifice de la messe.

En principe, c'est aux mêmes disciples que s'adresse Mme Flad (1). Ses éminentes qualités d'« éducatrice par la

(1) *Initiation liturgique*, par Mme Flad (Apostolat liturgique, Lophem-lez-Bruges). 390 p., 1933. — Après une introduction à la vie liturgique, l'ouvrage expose la liturgie de la messe, l'année liturgique et, d'une façon plutôt doctrinale, les sacrements.

liturgie » nous sont connues. Elle a voulu atteindre et initier « ceux qui ignorent tout ». Elle leur a tout dit ! Dom Cabrol en témoigne dans une élogieuse préface : « Quand le lecteur aura lu ces pages, écrit-il, sa connaissance de la liturgie sera sérieuse et sans doute il y aura pris goût. » Nous croyons cependant que malgré le ton fort simple, volontiers « maternel », adopté par l'auteur, et en dépit de sa grande clarté, les vrais ignorants qu'elle toucherait seraient un peu accablés par la multiplicité des détails qu'elle leur présente. Ne rien vouloir laisser ignorer, c'est parfois s'exposer à désorienter les simples. Du moins, un fil conducteur très apparent leur est nécessaire. On le cherche ici et on n'est pas toujours sûr de le suivre des yeux.

Peut-être une définition plus nette aurait-elle enrayé tout flottement et permis d'établir avec plus de décision la hiérarchie des valeurs, aussi utile dans l'ordre des moyens proposés que dans l'ordre des fins. Ce léger inconvénient et même celui qui est signalé auparavant, ne donneront pas le change sur les grands mérites de cet ouvrage, son incontestable richesse d'explications, le sens liturgique très attentif et affiné qu'il dénote.

Avant de quitter les enfants et pour éprouver quelque peu leur formation première, nous leur mettrons un livre liturgique entre les mains : un *premier missel* (1). Pour eux, la belle préface qui l'ouvre est trop difficile ; mais Dieu veuille qu'il y ait de grands enfants pour la lire ! Les autres donneront tout leur cœur et tous leurs regards à ces charmantes pages claires, dont chacune se suffit avec son texte bien présenté et son image. Ils ne seront pas distraits de la scène ; la liturgie leur paraîtra telle qu'elle est, et leur suffira, car ils n'ont pas besoin de commentaire.

### *L'éducation liturgique*

L'éducation liturgique devient plus sérieuse, dès lors qu'on a compris « ce dont il s'agit ». Assimiler des textes, expliquer

(1) *Le premier missel,* par M.-L. Baud, préface du P. Sertillanges, illustrations d'A. Storez. Art Catholique. 5 fr. 2e édition, 1933. Ce petit livre ne contient qu'une partie de l'*Ordo missae.* Chaque page a son titre, bref et la synthétisant toute pour l'enfant.

des rites, elle veut faire davantage : aller de la matière à l'intellection des formes, pénétrer l'esprit liturgique, parfaire dans ce sens la formation religieuse. Éduquer, c'est former des mœurs, et non pas simplement fournir des notions. Éduquer, c'est créer une mentalité et non pas seulement faire connaître « le mécanisme d'un spectacle ». Éduquer, c'est « familiariser l'âme avec les moyens dont elle dispose pour entrer dans un courant de vie (1) ».

Nous voyons par là même l'utilité relative, puis l'insuffisance et les inconvénients de certains moyens d'apostolat liturgique dont une saine éducation ne fait pas fi, mais qu'elle dépasse. Trop extérieurs, ils risquent d'arrêter la jeunesse au seuil de l'édifice. La féerie de la façade intéresse et distrait. Comme ces « Jeux et miracles » exécutés jadis (2) sur le parvis et qui témoignent d'une décadence liturgique bien plutôt que d'une fidélité prolongée à l'esprit de la liturgie. Il faut aller plus avant.

Nous devinons aussi la nécessité présente d'une solide formation liturgique, dans les collèges, dans les œuvres de jeunesse. Parce qu'on a négligé de le faire au siècle dernier, on en est arrivé au plus misérable appauvrissement de sève chrétienne. Parmi les générations formées à cette époque la faiblesse, la médiocrité générale, la confusion des valeurs, l'ignorance des principes, sont trop manifestes pour qu'on en puisse discuter. La méconnaissance de la prière liturgique en était la cause principale, au dire de Dom Guéranger. Ce grand liturgiste déplorait alors la tendance, que la piété individualiste accentuait rapidement, à substituer les dévotions au culte, les utilités secondaires aux vérités fondamentales.

(1) On consulterait avec fruit sur ce sujet : R. Tippmann, *Pédagogie de l'enseignement liturgique* (Questions liturgiques et paroissiales, 1932, n° 1). — Dom G. Laporta, *La liturgie au Collège : enseignement ou éducation* (ibid., 1931, n° 5). — Dom B. Capelle, *Objet et but de l'enseignement liturgique* (ibid., 1931, n° 4).

(2) On est heureusement surpris de rencontrer cette remarque dans le nouvel ouvrage de M. Dumontet, plus liturgique à notre avis par l'érudition que par l'esprit — et d'ailleurs plein de notations intéressantes sur les manifestations de l'amalgame que tentèrent, au bas Moyen-Age, la décadence liturgique et la piété individualiste. Le livre est d'ailleurs admirablement édité et illustré : le Christ selon la chair et la vie liturgique au Moyen-Age. (Beauchesne, 1932.)

Nous avons vu cela dans de tout autres proportions que lui...

Comment donc réaliser une véritable éducation liturgique de la jeunesse ? Sans doute par un juste et profond enseignement de la liturgie. Dom Laporta lui souhaite un triple caractère. Qu'il soit objectif, d'abord : ni amoindri par des explications superficielles ou une incompréhension préjudiciable, ni défiguré par une certaine luxuriance fantaisiste d'imagination. Qu'il soit utile, c'est-à-dire apte à former des chrétiens renseignés et actifs, des chrétiens qui aiment leur vie et leur culte en connaissance de cause, et qui ne traînent pas avec pudibonderie leur christianisme comme un boulet. Qu'il soit dogmatique enfin, purement, hardiment. S'il s'agit de recevoir l'esprit de la liturgie, ne convient-il pas d'apprendre à la connaître dans ce qu'elle a de plus solide et de plus haut ? Dans l'harmonie de tous ses rites elle a un caractère traditionnel et un caractère dogmatique indissolublement liés. De même que pour comprendre et aimer son symbolisme sacramentaire, il faut lui rendre sa fraîcheur en le rapprochant de la nature, de ses éléments nécessaires; de même pour comprendre et saisir son lien doctrinal, il faut remonter au pouvoir sacerdotal du Christ « qui s'est transmis dans le sacerdoce visible et nécessaire de l'Église ».

L'enseignement, même formellement exact, sera prolongé par l'action directe de la liturgie (1). Encore est-il important de ne pas contrarier cette action par des bévues ou des routines, de ne pas asservir la liturgie à une mentalité utilitaire. Par-dessus tout on devra tenir les jeunes âmes pour ainsi dire en suspens, sur la plénitude de vérité, de force et de vie de la liturgie. Sans compter le retentissement moral immédiat qu'elles en éprouveront à une époque de la vie où tout est instable et fragile, elles y gagneront le bien pré-

(1) Nous ne pouvons omettre de signaler ici, quoique bien tard, le *Livre d'Heures des Guides de France*, que M. l'abbé Long a composé avec grand soin et dans un esprit liturgique indéniable. Antique par le goût de la tradition, le choix heureux des pièces liturgiques, moderne par son adaptation, par une traduction des hymnes à la fois élégante et précise, ce petit livre de vieilles prières se révèle plein d'aisance, plein de jeunesse. Il est bien de ceux dont parle l'auteur à ses « Guides », qui rendent la liturgie intéressante. (Éditions Publiroc, Marseille. 290 p. 4 fr. 75.)

cieux d'une conception noble, cohérente et complète de leur vie chrétienne qui se justifiera jusque dans ses moindres détails. Une vraie éducation liturgique aura ainsi pour résultat « une possession consciente d baptême et la réalisation joyeuse de ses grâces de salut ».

### *L'enseignement liturgique*

L'enseignement liturgique dont nous avons déterminé les qualités principales est aujourd'hui condensé dans un grand nombre de manuels. Assurément leur nombre et leur diversité constituent la meilleure preuve de la vitalité du mouvement liturgique et du besoin auquel il a répondu. Pour autant, la responsabilité des auteurs est grande. Ils sont chargés de documenter, mais aussi d'orienter leurs lecteurs. Ils pourraient frustrer les âmes et les égarer dans les plaines de la médiocrité. Cela se voit. Il y a des manuels dont la réputation est surfaite.

Aucun de ceux qui vont suivre ne mérite un tel reproche.

Les *Leçons de liturgie* (1) de L. Hébert, connues et très appréciées des séminaires auxquels elles sont destinées, contiennent une abondante moisson d'enseignements. Elles restent d'ailleurs plutôt soucieuses d'organiser la partie cérémonielle du culte divin. Ce qui leur manque ce n'est pas la sûreté de l'information, ni la clarté, mais peut-être bien, dans quelque mesure, la vie. Il ne semble pas que l'actualité vivante de la liturgie, sa portée doctrinale, son sens profond même, soient suffisamment enseignés dans ces trois volumes, où la dignité rituelle est au contraire un beau et constant souci.

Au I[er] volume une introduction générale laisse à désirer des pages sur l'unité du Corps mystique, sur le sacerdoce royal, sur la participation active des chrétiens au sacrifice. Les offices et les rites y sont analysés dans le détail à la lumière vive des rubriques ! Au tome II : les rites, accessoires, formes de la messe. Au tome III : les cérémonies liturgiques usuelles et annuelles.

(1) L. Hébert, *Leçons de liturgie* : I. Bréviaire et Rituel; II. Missel romain; III. Cérémonial. Édition revue par Grignon. 3 vol., 15 fr. le vol. Berche et Pagis, 1931.

Assez analogue en apparence le *Catechismo liturgico* (1) de R. Barin est en réalité un cours complet de liturgie, où tout semble avoir été dit sans amoindrissement et sans équivoque. Ces trois volumes sont arrivés en quelques années à leur quatorzième mille. Deux traitent de « liturgie fondamentale », et cela comporte des notions préliminaires, un chapitre sur les sources, un autre sur le droit, un autre sur l'histoire, qui sont de bons résumés. Puis tout ce qui fait l'objet du culte public organisé par l'Église : le lieu, les ornements, les ministres — et, dans le second volume, l'office divin, la messe, les sacrements. Sur tout cela, des notions exactes et qui, malgré une définition extraite du *Codex Juris*, n'enlèvent pas à la liturgie ce qui lui vient en propre du Christ. Le troisième volume, intitulé « liturgie pratique », concerne les rubriques. L'ensemble reflète bien la vie liturgique saine et vigoureuse qui se manifeste actuellement dans l'Italie du Nord.

Et voici un autre témoin de ce beau mouvement : *Il culto della Chiesa* (2), livre succinct et populaire, mais combien suggestif et juste et riche dans sa forme attrayante ! Sans peine on y reconnaît un maître, un de ces théologiens de l'action liturgique qui l'ont solidement étayée. Après avoir posé franchement les questions essentielles : Qu'est-ce que la liturgie ? Où en sommes-nous avec elle ? — il étudie son objet : Dieu Créateur et Rémunérateur, Dieu Père et son Fils Rédempteur, Dieu Saint-Esprit et son œuvre dans la sanctification de l'Église. On voit que le docte professeur de Florence s'est mis sur le bon terrain. Ensuite, en notes rapides mais sûres, essentielles, il parle du Sacerdoce, du cadre paroissial, des lieux du culte, et il entre dans la description des fonctions liturgiques pour finir par l'année liturgique.

Au lieu d'aller droit à l'essentiel, comme l'a su faire Pilkington, le P. H. Dausend nous donne l'impression de s'attarder en route. Il nous introduit « dans la sainteté de la

(1) R. Barin, *Catechismo liturgico*, Corso completo di Lezioni di S. Liturgia. 3 vol. 1931. (Rovigo, Instituto Veneto di arti grafiche).

(2) P. Pilkington, *Il culto della Chiesa*. Spiegazoni popolari di S. Liturgia. 220 p. (Vicenza, S. Anonima Tipografica).

liturgie » (1), sans pourtant aller jusqu'à son essence, sans montrer, sauf par allusions, son identification avec ce que la vie chrétienne a de plus profond. La vie sacramentaire est à peine indiquée, et elle ne trouve pas, au cours de tout le livre, sa place normale qui est attenante à celle du sacrifice. Parler du chant extra-liturgique, du chemin de croix et des crèches, ne serait pas répréhensible, s'il n'y avait là une preuve de la confusion faite entre ce qui est liturgique et ce qui ne l'est pas. On peut dire toutefois que cette petite encyclopédie résume clairement bon nombre de travaux de Braun et de Maria-Laach, et les met à la portée d'un vaste public.

Dom J. DE VATHAIRE.

*
* *

## La pratique de l'oraison (2)

M. le Chanoine Saudreau, en ces quelques pages claires et riches de sagesse, résume, de façon pratique, une doctrine mûrie ailleurs en ses savants ouvrages de spiritualité.

Aux trois voies — purgative, illuminative, unitive — correspond un mode spécial d'oraison. En effet, l'oraison, exercice d'amour, doit s'adapter aux divers modes d'amour : amour cherché, amour excité, amour passif, auxquels répon-

(1) Dr H. Dausend, O.F.M., *Im Heiligtum der Liturgie* (Schwann, Düsseldorf). 145 p. 28 illustrations, parmi lesquelles on n'est pas peu surpris de trouver, au chapitre sur le sanctuaire de la liturgie, une reproduction du temple de Karnak et la photo d'une pagode chinoise, etc. Il y manque d'autre part des églises bien célèbres de la chrétienté. Ces choix sont-ils de nature à former le goût populaire?

(2) Par le chanoine SAUDREAU, Paris, Téqui.

dent : l'oraison discursive, l'oraison affective et l'oraison d'union amoureuse. L'auteur nous décrit succinctement, mais avec beaucoup de précision, les phases successives de cette oraison et il donne d'excellents conseils pour en vivre.

On notera, en passant, l'activité prodigieuse de l'amour passif. Car en cet amour la « vertu » de Dieu meut l'âme à agir saintement, et cette *vertu*, qui est infinie, multiplie nos forces comme elle accroît nos désirs. « Pour rendre cette âme plus capable de recevoir ses dons, écrit notre auteur, le Seigneur la purifie par des épreuves intimes. Il permet des luttes qui obligent à des actes plus généreux, il cesse d'opérer par des grâces sensibles, il met en exercice d'une manière habituelle les dons du Saint-Esprit ; par eux il donne des lumières plus cachées mais précieuses, et il saisit la volonté indépendamment des facultés sensibles, mettant en elle un amour sec, mais pur, qui grandira, si l'âme profite bien de l'épreuve. » Nous sommes loin d'un paresseux abandon !

Nous ne saurions trop recommander ce précieux opuscule aux âmes intérieures.

E. L.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

# TABLE DES MATIERES DU TOME XXXV

AVRIL 1933-JUIN 1933

## Les Principes et la pratique


F.-M. Catherinet. — L'exercice de la présence de Dieu. . 5, 328
A. Gardeil. — Le don de piété et la béatitude de la douceur. 19
R. Garrigou-Lagrange. — Les convenances de l'Incarnation et notre vie intérieure. . . . 305
F.-D. Joret. — Pour mieux distinguer les personnes divines. 318
A. Richard. — Notes sur l'amour de Dieu . . . . . 42


## Les Maîtres et les Modèles


P. Boisselot. — Mathieu Talbot . . . . . 63
M. Brillant. — L'âme apostolique d'Ozanam . . . . . 152
J. Calvet. — La charité de Monsieur Vincent . . . . . 115
Ch^ne Lambert. — Journal de Clément Roux . . . . . 56
F. de Lanversin. — Le P. Léonce de Grandmaison . . . . 363
O. Leroy. — André-Hubert Fournet. . . . . 335
Ch^ne Maurer. — Frédéric Ozanam. Notes sur sa vie intérieure. 136
I. Mennessier. — Le commun message de Catherine de Sienne et de Jeanne d'Arc . . . . . 46


## Textes anciens


Albert le Grand. — Interprétations du nom de Marie. . . 66
J. Morienval. — Sept lettres inédites d'Ozanam à Théophile Foisset . . . . . 185
G. de Renty. — Lettres inédites à la Mère Élisabeth. Extraits. 381


## Les Idées et les Œuvres


P. Boisselot. — Impressions de Congrès . . . . . 395
M. Bouttier. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul et les Étudiants . . . . . 272
P. Catrice. — Apostolat missionnaire . . . . . 86
— Les étudiants catholiques au service des Missions. . . . . 398

L. Fliche. — Fondation de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. 221
A. Foucault. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul. Son histoire . . . . . 239
Dr de Fresquet. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul et notre temps. . . . . 258
R. Garrigou-Lagrange. — L'œuvre de Notre-Dame de Sion . 72
J. Morienval. — Sœur Rosalie et la fondation des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. . . . . 391

## Pour la lecture spirituelle

R. Cardaliaguet. — Vie chrétienne et action catholique . . 101
E. L. — La pratique de l'oraison. . . . . 413
Hyac. Maréchal. — « Le sacrifice du chef ». . . . . 107
Dom de Vathaire. — L'introduction à la liturgie . . . . 402

## Bibliographie

Th. d'Aquin. — Vers la perfection de la vie spirituelle. . . 112
R. Barin. — Catechismo liturgico . . . . . 412
M.-L. Baud. — Le premier missel . . . . . 408
Chne Blouet. — Bienséances ecclésiastiques et pastorales . . 105
Ed Bruley. — Le Bon-Pasteur d'Angers . . . . . 102
P. Coulet. — Catholicisme et laïcité. . . . . 104
Dr H. Dausend. — Im Heiligtum der Liturgie. . . . . 412
Chne Dequin. — Je suis séminariste . . . . . 105
M. Flad. — Initiation liturgique. . . . . 407
Abbé Gellé. — Au secours des paroisses mortes . . . . . 103
M.-M. Gorce. — Le rosaire et ses antécédents historiques. . 109
G. Goyau. — L'Église en marche. . . . . 102
L. Hébert. — Leçons de liturgie. . . . . 411
Abbé Hello. — Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse . . . . . 105
Dom Gaspar Lefebvre. — La croisade liturgique à l'école . 406
R. P. Lhande. — La France rayonnante . . . . . 103
Elie Maire. — Entraîneurs d'âmes . . . . . 103
H. Maréchal. — Vers la perfection de la vie spirituelle . . 112
E. Masure. — Le Sacrifice du Chef. . . . . 107
N. — La Tour du Pin . . . . . 106
P. Pilkington. — Il culto della Chiesa. . . . . 412
Plusieurs. — VIIe Congrès de Recrutement sacerdotal . . . 104
— La vivante actualité des Ordres religieux . . 101
P. Rigaux. — L'étape des aînés : la route . . . . . 106
A. Saudreau. — La pratique de l'oraison. . . . . 413